Joseph Lenoir-Rolland

Poésies complètes

Sarah Robertson (1891-1948),
Vieux fort, séminaire des sulpiciens (vers 1931),
collection du Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM).

Joseph Lenoir-Rolland (1822-1861).

LE HURON ET SON CHANT DE MORT

Légende canadienne

Sur la grande montagne aux ombres solitaires,
Un jour il avait fui, comme fuit le chasseur ;
Son œil était de feu, comme l'œil de ses pères ;
Mais son orbe roulait avec plus de fureur !

Où guide-t-il ses pas ? Quelle rage l'anime ?
Le bronze de son front paraît étinceler !
Est-ce un sombre guerrier, ou bien une victime
Qu'aux mânes de son père il brûle d'immoler ?

Il est là près du chêne ; une hache sanglante
Soutient ses larges bras l'un dans l'autre enlacés ;
On dit qu'il se calma, que sa lèvre tremblante
Laissa même échapper ces mots qu'il a tracés :

« Chêne de la grande colline,
« Arbre chéri de mes aïeux,
« Écoute ! qu'à ma voix ton oreille s'incline,
« Je suis venu te faire mes adieux !

« Ils m'avaient dit : tes pieds ont perdu leur vitesse,
« À quoi peuvent-ils te servir ?
« Ta hache est là qui pleure et maudit ta vieillesse :

« Elle sent que tu vas mourir !

« Pourtant je te l'apporte : à mon heure dernière,
« C'est le seul don que je puisse t'offrir !
« Je te la donne, à toi ; mais fais que sa paupière,
« Ne m'aperçoive point mourir !

« Si tu vois l'orignal au pied toujours rapide
« Près de ton feuillage bondir,
« Dis, pour le consoler, qu'il marche moins timide,
« Parce que tu m'as vu mourir !

« Quand de sa pesante massue
« Athaënzic* aura broyé mes os,
« Pour te fertiliser j'ébranlerai ma nue,
« Qui te fera tomber ses eaux !

* Dieu de la vengeance.

« Chêne de la grande colline,
« Arbre chéri de mes aïeux,
« Écoute ! qu'à ma voix ton oreille s'incline,
« Je suis venu te faire mes adieux ! »

On dit qu'ayant chanté d'une voix bien sonore,
Le vieillard s'arrêta pour essuyer ses yeux,
Que ses larmes coulaient comme il en coule encore
Quand on perd un bonheur qui n'a pu rendre heureux !

On dit même qu'après, sur la grande montagne,
L'ombre du vieux guerrier apparut bien souvent,
Qu'on entendit gémir, la nuit, au bruit du vent,
Comme une voix de mort qu'une lyre accompagne !

Il est dit qu'une fois, sur les arides plaines,
Qui s'étendent là-bas, dans les vieilles forêts,
L'esprit des noirs brouillards qui couvrent ces domaines
Dormit à l'ombre d'un cyprès.

Mais il n'était pas seul : l'air pensif, en cadence,
Pressés autour de lui, des hommes s'agitaient ;
Un chant rompit bientôt leur lugubre silence :
Voici quel chant ils écoutaient :

Foule de guerriers sans courage,
Je le sais et tu t'en souviens,
Parce que tu n'aimais qu'un indigne carnage,
Mes pères ont maudit les tiens.

Parce que tu mangeais des entrailles de femme,
Tu t'engraissais des chairs de tes amis,
Et que jamais, chez toi, n'étincelle la flamme,
Qu'autour de tremblants ennemis.

Va voir, si tu peux, au seuil de nos cabanes,
Les pâles et rouges débris
Des chevelures et des crânes
Qu'en ton sein autrefois ma hache avait surpris.

Foule de guerriers sans courage,
Je le sais et tu t'en souviens,
Parce que tu n'aimais qu'un indigne carnage,
Mes pères ont maudit les tiens.

Viens donc ! apporte la chaudière,
Tu boiras le jus de mes os !
Viens donc ! assouvis ta colère,
Tu ne m'entendras pas pousser de vains sanglots !

Ils frappent : les haches brisées

À leurs pieds tombent en éclats ;
Ils frappent : leurs mains épuisées
Restent sans vigueur à leurs bras.

Lui, cependant, avec un rire horrible,
Le cou tendu, les yeux sans mouvement,
Sur le roc qui voyait cette lutte terrible,
Il s'asseyait en murmurant :

Viens donc ! apporte la chaudière,
Tu boiras le jus de mes os !
Viens donc ! assouvis ta colère,
Tu ne m'entendras pas pousser de vains sanglots !

À la fin, bondissant de douleur et de rage,
L'esprit de la noire forêt
Jette dans l'air un cri rauque et sauvage,
Écume, grince et disparaît.

Depuis, nul n'a foulé le Morne solitaire,
Alors que les vents de la nuit
Aux horreurs qui couvrent la terre
Ont mêlé leur funèbre bruit.

Car une forme surhumaine,
Hâve, dégoûtante de sang,
Accourt du milieu de la plaine,
Y dresser son front menaçant.

RÊVE DE L'EXILÉ

Banni de ses foyers, sur la rive étrangère,
Il gémissait captif au sein de la douleur ;
Une larme parfois humectait sa paupière

Quand, au doux souvenir de sa pauvre chaumière,
L'espoir ne mêlait pas son prestige enchanteur.

Comme l'on voit le lis à la teinte argentine
Dans l'ombre de la nuit se faner et mourir,
Ou le saule de deuil dont la branche s'incline
Sur la tombe là-bas au pied de la colline,
Malheureux, il sentait son âme se flétrir.

Un jour sous le vieux chêne aux ombres solitaires
Pensif, il s'endormit au bruit lointain des vents,
Et l'ange du sommeil sur ses ailes légères
Soudain le transporta vers le toit de ses pères.
Et là lui fit goûter de suaves instants.

« Salut ! s'écriait-il, ô terre que j'adore !
« Salut ! beau Saint-Laurent, sur tes rives encore
« Je renais au bonheur.
« À genoux sur ce sol de mon âme brûlante
« J'ose élever vers toi l'hymne reconnaissante
« Écoute le Seigneur.

« J'arrive avec transports sous le riant feuillage
« Qui recouvre à demi de son tranquille ombrage
« Mon paisible séjour.
« Assez longtemps souffrir, ne pleure plus ma mère,
« De ton sein déchiré bannis ta peine amère,
« Ton fils est de retour.

« Salut, champs fortunés !... mais grand Dieu ! je frissonne
« En parcourant ces lieux mon pied tremblant résonne
« Sur des crânes brisés.
« Victimes d'un beau zèle ils périrent en braves,
« Ces héros glorieux maudissant leurs entraves
« Sous le joug oppressés.

« Ombres de mes amis ! Ombres que je vénère !
« Voyez enfin nos fronts sortir de la poussière.
« Voyez tarir nos pleurs.
« Nos vœux sont couronnés ; la fortune attendrie
« Dessinant de la paix l'auréole chérie
« Termine nos malheurs.

Mais une voix frappa son oreille attentive,
Lui montrant son pays bien au-delà des mers ;
C'était le bruit des flots, et la vague plaintive
Dont la rage éveillait les échos des rochers.

HAINE

Damnation ! je hais la tyrannie,
Son air stupide et son regard moqueur,
Son pied maudit, qui renverse une vie,
Pleine d'élans, d'avenir et de cœur !

Oh ! que je hais un tyran à l'œil fauve,
Qui ne discerne, au milieu des travaux,
Que sa victime, humble, soumise et chauve,
Courbant le front sous le faix de ses maux !

Oh ! je le hais, le vorace vampire !
Monstre hideux, il boit le sang humain,
Ronge les chairs que son ongle déchire !
Et lance au ciel un regard de dédain !

Oh ! je le hais, le maudit ! si son âme
Tombait vivante en mes ardentes mains,
Je la broierais, comme on broie une femme
Qui vend son corps, sur tous les grands chemins !

Si j'étais Dieu, que ma main vengeresse
Pût, sur un signe, abattre le tyran,
Son cou hardi, qu'élève la bassesse,
S'humilierait sous le fer du carcan !

Son corps ployé sur l'acier de la roue
Deviendrait rouge à force de douleurs ;
Pour l'insulter, je frapperais sa joue ;
Avec mon pied je sécherais ses pleurs !

Oh ! je le hais ! mon bras terrible et pâle
Se glisserait dans son gosier sanglant,
Pour étouffer le soupir ou le râle
Prêt à jaillir de son sein pantelant !

Puis, quand son front glacé par l'agonie
Pendrait livide à l'instrument fatal,
J'achèverais de torturer sa vie,
En l'attachant aux jarrets d'un cheval !

Son corps brisé, bondissant sur la route
Y laisserait des traces de lambeaux,
Pâture immonde et qu'aimeraient sans doute,
Le chien avide et les impurs corbeaux !

Damnation ! je hais la tyrannie,
Son air stupide et son regard moqueur,
Son pied maudit, qui renverse une vie,
Pleine d'élans, d'avenir et de cœur !

Montréal, 23 février 1847

EUMÉNIDE

Aux sangsues du peuple

Eh bien ! nous marcherons, sans craindre les entraves !
Puisque le repentir ne vient point aux esclaves,
Aux transfuges honteux, à des hommes sans cœur,
Eh bien ! nous irons seuls ! Si nos chutes sont graves,
Dieu nous relèvera francs de tout déshonneur !

Ah ! vous avez souillé ce qu'adoraient nos pères,
Sol, Ciel, Religion, toutes choses si chères !
Sectateurs du veau d'or, stupides, éhontés,
N'avez-vous point rougi ; pour d'ignobles misères
Avoir osé troquer vos nobles libertés !

Quels biens vous produiront vos luttes insensées,
Vos serviles projets, vos serviles pensées ?
Lâches ! voyez-vous pas que la main du pouvoir
A peine à soutenir vos gloires éclipsées ?
Que leur indigne poids les fera bientôt choir ?

Qu'un jour viendra sans doute, où, honnis de vos frères,
Immondes parias, vous irez, solitaires,
Cacher vos fronts couverts de leurs mille crachats ?
Qu'il vous faudra ramper sous leurs regards austères ?
Que la dérision suivra partout vos pas ?

Que ceux, qui, comme vous, marchent d'un pied rapide
Dans le sentier fangeux du mensonge intrépide,
Quand vous êtes tombés, ne vous regardent plus ?
Qu'à travers le manteau, qui vous servait d'égide,
Tout œil découvrira vos honteuses vertus ?

Déserteurs du drapeau, qu'arbore la patrie,
Ne le regardez plus ! votre nom l'humilie !
Son ombre désormais ne peut vous protéger !
Allez ! portez ailleurs votre face flétrie !
L'or, qui vous a perdus, ne saurait vous venger !

Allez ! nous sommes forts, parce que l'imposture
Ne vient jamais souiller de son haleine impure
Des fils de ce beau sol les cœurs nobles et fiers !
La vérité pour eux n'a jamais de parure !
Ils la disent sévère à des hommes altiers !

Nous sommes forts, vous dis-je, et nous sommes les maîtres !
Nos rangs sont peu nombreux, mais ils n'ont point de traîtres !
Soldats, nous combattons à l'appel de l'honneur !
C'est un bien qu'à leurs fils ont légué nos ancêtres !
C'est un gage certain de gloire, de bonheur !

Nous ne buvons pas, nous, dans des coupes fumantes,
Le sang, ni les sueurs des masses innocentes !
Nous ne comprimons point leur pénible labeur
Pour en extraire l'or avec des mains sanglantes !
C'est trop de cruauté pour un vain déshonneur !

Si la douleur tourmente un peuple qu'elle éveille,
En inclinant nos fronts, nous lui prêtons l'oreille !
Médecins oublieux de tous autres devoirs,
Nous lui versons le baume : un géant, qui sommeille,
Quand sa tête est brûlante, a des songes trop noirs !

Gardons bien de jamais soulever ses colères !
L'arène, où vont mugir les fureurs populaires,
Absorbe trop de pleurs, enfante un trop long deuil !
Le peuple a son courroux, comme il a ses prières ;
À l'homme, qui l'oublie, il ouvre un froid cercueil !

Ah ! vous avez trahi ce qu'adoraient nos pères,
Sol, Ciel, Religion, toutes choses si chères !
Sectateurs du veau d'or, stupides, éhontés,
N'avez-vous point rougi : pour d'ignobles misères
Avoir osé troquer vos nobles libertés !

Montréal, 28 juin 1847

À UNE JEUNE FILLE

Ne t'enorgueillis pas, ô pâle jeune fille !
D'être belle, adorée entre toutes tes sœurs ;
D'avoir des diamants, des perles et des fleurs
Couvrant tes noirs cheveux, ton sein et ta mantille.

Ne t'enorgueillis pas d'avoir à tes genoux
Tout ce qu'on voit ici de brillants jeunes hommes.
D'oublier, chaque nuit, quand viennent les doux sommes,
Leurs paroles d'amour et leurs regards jaloux !

De régner, dans le bal, comme une souveraine,
D'avoir le pied léger, une voix de syrène ;
Des chants pour tous les cœurs, pour tous les souvenirs,
D'être joyeuse et folle avec un port de reine,
Ardente à dédaigner mille nobles soupirs !

De répandre partout, comme un parfum suave,
Ta beauté de vingt ans, si lents à s'accomplir ;
De tenir à tes pieds, comme un docile esclave,
La foule des amants, que ton œil fait pâlir !

Parce qu'il faut qu'au ciel, où sont les douces choses,
Où vont toujours s'asseoir les anges comme toi,
Ton front soit blanc et pur et frais comme les roses
Des jardins de ce ciel où tu seras à moi !

Juin 1847

LE CHANT DU CORSAIRE

Ils se préparent aujourd'hui sur mer...

SHAKESPEARE

Amis, quand le grappin à la serre infernale,
Au bruit des noirs canons, au sourd roulis des flots,
Tombera sur le flanc d'une barque royale,
Que nos fronts soient joyeux, que notre voix soit mâle !
On voit, à l'abordage, où sont les matelots !

Le marin généreux porte sa tête fière !
Son sabre est dans ses mains, son poignard dans ses dents !
Son regard est terrible et sa démarche altière !
Il brise sous son pied, l'ennemi, comme verre !
Jamais il ne pâlit à l'aspect des mourants !

Le pont qu'ont balayé la hache et la mitraille,
Le revoit calme et fort, noir de poudre et de sang,
Aux chances du combat, aux coups de la bataille,
Jeter son corps de fer, lourde et sombre muraille,
Point de mire effronté du boulet bondissant !

Certes ! il m'en souvient ! c'était un beau navire !
Un trois-mâts vigoureux, aux rougeâtres sabords !
On eût dit, à le voir nager avec empire,
Dans les eaux de ces mers, qui semblaient lui sourire,
Que l'océan dompté redoutait ses efforts !

Pourtant il arriva que ses dures antennes,
Ses cordages sans nombre et ses légers huniers,
Roulèrent désunis sur les vagues lointaines !...
Nos chants étaient sereins ; nos voiles étaient pleines !
Et lui, tout près de nous, voguait sans mariniers !

Frères ! quand le grappin à la serre infernale,

Au bruit des noirs canons, au sourd roulis des flots,
Tombera sur le flanc d'une barque royale,
Que nos fronts soient joyeux, que notre voix soit mâle !
On voit, à l'abordage, où sont les matelots !

Montréal, 31 janvier 1848

RÊVERIE

Quand le ciel se fait sombre, ou qu'au déclin du jour,
Notre âme vers son Dieu se porte avec amour,
Combien il serait bon, si nos faibles prunelles
Pouvaient, sans s'émousser aux splendeurs éternelles,
D'un ange rayonnant soutenir le regard !
De voir cet ange ami, descendu des étoiles,
S'asseoir, silencieux, souriant et sans voiles,
Près de notre chevet, et, sur notre œil hagard,
Laisser tomber le sien, mu par un doux hasard !
De savoir du bel ange, où ces âmes chéries,
Qui remplissaient nos cœurs et qui charmaient nos vies,
Amis toujours constants, au temps des jours mauvais,
Enfants, nos chers espoirs, épouses adorées,
De savoir de lui, dis-je, où Dieu les a placées,
S'ils ont des trônes d'or et de riches palais !

Ah ! nous ne pensons pas qu'au sein de nos demeures,
À chaque instant du jour, à chaque pas des heures,
Nous pouvons contempler quelques anges sereins,
Ou qui le deviendront, n'en nourrissons nul doute,
Si l'ennui d'être heureux ne les prend sur la route,
Et si, toujours joyeux, nous leur tendons les mains !
Ces anges-là, ce sont nos enfants et nos femmes,
Chair fait avec la chair, qui captive nos âmes !
C'est l'ami généreux, qui nous ouvre son coeur

Et que ne fait point fuir le souffle du malheur.

Montréal, 17 février 1848

FOLIE, HONTE, DÉSHONNEUR

Flebile nescio quid...

OVIDE

I

Holà ! vous qui passez, quand les cieux se font sombres.
Près de mon noir logis, là-bas, dans les décombres,
Jeunes hommes, voués aux douleurs de l'affront,
Arrêtez-y vos pas ! Peu sûres sont les ombres
À qui n'a pour tout toit que la peau de son front !

Il ne fait jamais bon défier la tempête !
Elle gronde : écoutez ! c'est comme un chant de fête,
De fête échevelée, où la voix du tambour,
Absorbe sons joyeux, sistre, harpe, trompette,
Soupirs, bruissements de longs baisers d'amour !

Entrez donc ! Cette nuit promet d'être orageuse :
Voyez, son dôme gris se sillonne, se creuse,
Sous le carreau blafard de la foudre en courroux !
Entrez ! mon seuil est noir, et sa forme hideuse
Comme un manteau de fer, vous protégera tous !

J'ai pour vous délasser des regards de la haine,
Des filles aux doux yeux, à la lèvre sereine ;
Leurs corps sont blancs et purs ; et sous leurs blonds cheveux,
Coulant en mèches d'or, sur des seins de sirène,
Elles laissent glisser un bras aventureux !

Car vous avez péché contre nous, jeunes hommes,
Quand, posant votre pied, sur le sol où nous sommes,
Vous avez dit : « Beauté, vierge au limpide cœur,
« Donne-nous du bonheur, afin que de doux sommes,
« Dans nos corps alanguis ramènent la vigueur ! »

Et vous avez puisé dans l'urne du délire !
Et des baisers de feu, navrants, comme un martyre,
Des stygmates honteux soudain vous ont couverts !
Car ces lèvres de marbre, où courait le sourire,
Étaient, n'en doutez pas, pleines de sucs amers !

Ne cherchez donc jamais à confier vos vies
Aux mains, aux lourds regards de ces pâles harpies,
Que Satan, pour vous perdre, ameute contre vous !
Arrêtez-vous ici ! ces colombes ternies
Ont, à leurs doigts crochus, des ongles de hiboux !

Entrez donc ! cette nuit promet d'être orageuse !
Voyez, son dôme gris se sillonne, se creuse,
Sous le carreau blafard de la foudre en courroux !
Entrez ! mon seuil est noir, et sa forme hideuse
Comme un manteau de fer, vous protégera tous !

II

Mensonge ! mensonge exécrable !
Celui qui leur parlait ainsi,
Sur une face abominable,
Portait le sceau d'un long souci !
Pour se les rendre plus propices
Il leur dit les grandes délices,
Que n'avait certes pas son bouge de malheur !
Or, quand l'orgie ardente et folle
Eût fait taire chants et parole,
Pour un métal infâme, il leur donna sa sœur !

III

Sans cœur, sans âme, hébétés par le crime,
Hommes maudits, quand vint l'aube du jour,
D'un pied furtif, ils quittèrent l'abîme,
Où les jetait un monstrueux amour !

L'or leur manquait ; leurs faces étaient pâles !
Il leur fallait pourtant de l'or, des voluptés !
Ils durent mendier ; leurs prières brutales
Ne calmèrent en rien leurs désirs effrontés !

Leurs poignards leur restaient ; c'était une ressource !
Eh bien ! se dirent-ils, arrêtons dans leur course,
Le pèlerin tardif, ou l'obscur voyageur !
Traquons-les, dans la nuit ! l'or d'une riche bourse,
Tombant entre nos mains, nous portera bonheur !

IV

Un jour, ceux qui passaient, dirent en voyant pendre
Trois cadavres puants, aux clous d'un noir gibet ;
« Qu'est-ce donc, ô bourreau ! quoi ! ne peux-tu pas rendre
« Les suprêmes devoirs à cette immonde cendre ? »
Le bourreau répondit : « Si le roi le permet ! »

Montréal, 1er mars 1848

DAYELLE

Orientale

L'âme triste est pareille
Au doux ciel de la nuit,
Quand l'astre, qui sommeille,

De la voûte vermeille
A fait tomber la bruit !

LAMARTINE

Douce brise du soir, haleine parfumée,
Qu'exhale, en expirant, le vaste sein du jour,
Ah ! puisses-tu bientôt, sur la couche embaumée
Où Dayelle s'agite, (oh ! je l'ai tant aimée !)
Porter à son oreille un mot de mon amour !

Allah ! je n'ai plus rien qu'un chétif dromadaire !
Un fakir, l'autre jour, m'a ravi mon caftan !
Une Circassienne, achetée au vieux Caire,
A tué ma cavale !... Et je suis solitaire,
Comme un des noirs muets du sérail du Sultan !

Car, voyez-vous, c'est elle ! une odalisque pâle,
Dont l'œil noir étincelle au milieu de ses pleurs,
C'est elle qui voulut que ma rouge cavale
À force de courir devint, comme l'opale,
Blanche, sous son écume et pleine de douleurs !

Que la tente où parfois tu vas dormir, ma belle,
Quand le simoun en feu règne sur le désert,
Te soit une oasis, où ton pied de gazelle
Se pose sans frémir ! Que ton coursier fidèle
Y trouve une eau limpide, un gazon toujours vert !

Douce brise du soir, haleine parfumée,
Qu'exhale, en expirant, le vaste sein du jour,
Ah ! puisses-tu bientôt, sur la couche embaumée
Où Dayelle s'agite, (oh ! je l'ai tant aimée !)
Porter à son oreille un mot de mon amour !

Montréal, 28 mars 1848

INDIGENCE

Au banquet du bonheur bien peu sont conviés !

VICTOR HUGO

C'est triste ! mais pourtant c'est une chose sûre,
Le pauvre a beau suer, se tuer sans murmure,
Pour le caprice du puissant ;
Nul ne l'a remarqué : tous détournent la tête,
S'il arrive qu'un jour, hâve et sombre, il s'arrête,
Pour les regarder en passant !

La laideur des haillons, qui chargent son épaule,
Réveille bien souvent une hilarité folle
Chez ceux-là mêmes qu'autrefois,
Lui, jeune et plein de vie, il aidait de ses forces,
Usant, pour leurs plaisirs, mains aux dures écorces,
Âme de feu, vigueur et voix !

C'est triste ! mais pourtant il faut qu'il s'achemine !
Il est vieux ; mais son front que la douleur incline
Rougit toujours, s'il tend la main !
Pour ne pas mourir là, sous l'ombre de la borne,
Il faut bien supplier, quoique le cœur soit morne,
Et demander un peu de pain !

Oh ! l'avez-vous suivi, vous autres, heureux, dites,
Dans son taudis infect, dans ses heures maudites,
Cet homme aux malades regards ?
L'avez-vous vu, la nuit, s'accroupir en silence,
Allongeant ses genoux, maigris par la souffrance,
Près des tisons dans l'âtre épars !

Dites ! l'avez-vous vu raidir, dans l'agonie,
Sur un grabat puant, impure gémonie,
Ses membres crispés ou tordus ?
Avez-vous vu la bave écumeuse et sanglante
Jaillir de son gosier sur sa lèvre béante,
Au milieu de soupirs perdus ?

Alors, ce corps, rongé par toutes les tortures,
Du froid et de la faim succombant aux morsures,
Est tombé, livide lambeau ;
La mort, venue après, sur cette proie humaine,
Posa sa dent vorace, et lui dit : « C'est la haine,
« Homme, qui te jette au tombeau ! »

Ô misère ! Qui donc, à cette heure suprême,
Portera le linceul sur cette face blême ?
Qui donc ira s'agenouiller
Au chevet délabré de l'immonde demeure ?
Charité ! ange ami, que l'infortuné pleure,
Viens ! toi, rien n'a pu te souiller !

Montréal, 22 avril 1848

LA LÉGENDE DE LA FILLE AUX YEUX NOIRS

Dédiée à Iacinta

L'avez vous vu ? qui est-ce qui l'a vu ?
Ce n'est pas moi. Qui donc ? Je n'en sais rien.

STERNE

I

Qui l'a vu ? Qui l'a vu ? c'était un aigle noir,
Comme ta chevelure ;

Ô fille, que l'amour amène, chaque soir,
Sous la feuillée obscure !

Il n'avait pas le cri de ces fauves oiseaux
Qui chantent leur carnage ;
Ni les ongles d'airain du grand aigle sauvage,
Ni ses instincts brutaux !

Jamais on ne l'a vu becqueter les entrailles
De cadavres pourris,
Ou poser son grand nid, dans des pans de murailles,
Pleins de chauve-souris !

Il était noble et fier ; et quand ses larges ailes
Luttaient contre les vents,
Des éclairs jaillissaient de ses sombres prunelles,
De ces sourcils mouvants !

Les pitons décharnés, les nuageuses cimes
Des hauts chênes des monts,
Les antres isolés, les flamboyants abîmes,
Repaires de démons ;

Les nuits noires, les nuits, propices aux mystères,
La foudre et ses carreaux,
Les charniers ténébreux, les mornes solitaires,
La gueule des tombeaux ;

Tous l'ont vu ! Tous l'ont vu ! Parfois de flammes bleues
Ses plumes se couvraient,
Parfois, deux spectres blancs aux frémissantes queues
De leurs bras l'entouraient !

II

Or, il était, un jour, une fille candide,

Qu'un fol amour perdit ;
Que sa mère frappa, sur son beau front sans ride,
Que son père maudit !

Bien souvent elle errait, le soir, au clair de lune,
Portant son âme aux cieux,
Quand un beau cavalier, qui la vit, sur la dune,
Lui dit : « Vierge aux doux yeux !

« Que me demandes-tu, pour être à moi, la belle ?
« Veux-tu ces anneaux d'or ?
« Veux-tu ces bracelets, cette fine dentelle,
« Plus précieuse encore ? »

« Cavalier trop courtois, toutes ces rares choses,
« Offertes de ta main,
« Éblouissent ; mais va, plus pures sont mes roses,
« Va ! passe ton chemin ! »

« Désires-tu corsets soyeux, blanche mantille,
« Diamants pleins tes bras ?
« Tu les auras ! Veux-tu ? Dis-le moi, brune fille,
« Certes tu les auras ! »

« Non, non ! Je n'aurais plus les baisers de ma mère !...
« Tes bagues, tes joyaux,
« Feraient naître en mon cœur une tristesse amère,
« Source de bien des maux !

« Garde-les donc ! » Pourtant, la nuit, au clair de lune,
Elle venait souvent
Voir le beau cavalier chevaucher par la dune,
Sur son coursier ardent !

Elle l'aima, dit-on ; c'est ce qui fit sa perte !
La fille aux bruns cheveux

Donnait à ses baisers, sur la pelouse verte,
Sa bouche et ses doux yeux !

Son père, la voyant, sous la feuillée obscure,
Lance un blasphème et dit ;
« Par le Dieu que j'adore et qui venge l'injure,
Que ton front soit maudit ! »

« Que ton corps soit broyé sous la dent de ton crime ! »
Dit sa mère en courroux,
Écrasant de sa main cette pâle victime,
Tombée à ses genoux !

III

Leur voix dut s'élever jusqu'aux pieds du Grand Maître,
Puisque, le lendemain,
On vit des os, noircis par la foudre peut-être
Joncher le grand chemin !

IV

À l'heure, où le hibou hurle ses chants funèbres
Qui donc gémit ainsi ?
Qui donc ose venir pleurer, dans les ténèbres,
Sur le morne obscurci ?

D'où partent ces éclats de rire ? Ce phosphore,
Pourquoi va-t-il lécher
Ces deux crânes jaunis, que le ver mange encore,
Et qu'il devra sécher ?

Est-ce pour voir passer un voyageur nocturne,
Que ce grand aigle noir,
Là-bas, sur ce tombeau, dont il a brisé l'urne,
Est accouru s'asseoir ?

Qui sait ? Mais, chaque soir, quand se lève la lune,
Deux squelettes hideux, poussant des cris confus,
Foulent, autour de lui, le sable de la dune,
Avec leurs pieds fourchus.

Montréal, 30 avril 1848

L'HISTOIRE DE LA VIE

Traduit de l'anglais

Toute petite enfant, sur le sein de sa mère,
Je la vis qui dormait !...
Je la revis plus tard, vierge !... une plainte amère
Sur sa lèvre expirait !

Or, je la revis femme ! Elle avait, douce chose,
Un charmant nouveau-né !
C'était beau !... Mais son front penchait pâle et morose
Aux larmes condamné !

Des ans se sont passés !... Quand je revins près d'elle,
Elle était à genoux,
Priant près d'une lampe à la blanche étincelle,
Sans enfant, sans époux !

Je n'ai vu que des pleurs à l'œil de cette femme,
Si suave pourtant !
Elle était belle et sainte ! et Dieu lui prit son âme !
Oh ! Dieu, lui, l'aimait tant !

D'abord, joyeuse enfant, puis, blonde jeune fille,
Épouse, mère ; enfin,
Veuve au cœur désolé, sans amour, sans famille,
Elle fit son chemin !

Et je l'ai rencontrée ! Et nous nous séparâmes,
Pour ne plus nous revoir !
La mort réunira nos corps ; et nos deux âmes,
Au ciel iront s'asseoir !

Montréal, 17 mai 1848

LA MÈRE SOULIOTE

Traduit de l'anglais

C'était au temps du célèbre Ali de Tebelen, pacha de Janina. L'armée turque avait envahi les défilés des montagnes de Souli. Son approche avait contraint un grand nombre de femmes de ce pays de se réfugier sur un pic élevé. Là, on dit qu'elles se prirent à chanter des chants de fête ; et que, quand l'ennemi fut en vue, elles se précipitèrent, elles et leurs enfants, du sommet du rocher, pour éviter de devenir les esclaves des Ottomans.

Du roc perdu dans le ciel bleu
Elle était sur la large cime !
Elle souriait à l'abîme,
Son œil noir s'injectait de feu !

« Le vois-tu, disait-elle, enfant, sous les pins sombres ?
« Vois-tu sa claire armure étinceler, là-bas ?
« Vois-tu son fier cimier ondoyer, dans les ombres ?
« Doux fils, que je berçai sur mon cœur, dans mes bras,
« Pourquoi tressailles-tu ? Cette vue, ô misère !
Te coûta, l'autre jour, un père ! »

Sous leurs pieds, dans le val rocheux,
Les guerriers de la Selleïde
Ne cédaient au sabre homicide,
Qu'en semant la mort autour d'eux !

« Il passe le torrent ! Le voilà qui s'avance !
« Malheur à la montagne, à nos pâles foyers !
« Là, le hardi chasseur s'appuyait sur sa lance !
« Là, retentit le son du luth des caloyers !
« Là, mes chants t'endormaient ! Mais le Turc sanguinaire
« Nous chasse au bout du cimeterre ! »

On entendait dans le vallon,
Dans les airs et sur la montagne,
Ces hautes clameurs qu'accompagne
La voix stridente du clairon !

« Écoute ! ce sont eux ! oh ! l'étrange harmonie !
« Qu'annonce la trompette aux roches de Souli ?
« Qui donc enflamme ainsi ta paupière brunie ?
« Qui donc fait que ton front, tout-à-l'heure, a pâli ?
« Enfant, ne frémis pas ! Les épaules du brave
« N'ont jamais ployé sous l'entrave ! »

Et la rafale, tour à tour,
Mêlait le cliquetis des armes,
Les hurlements chargés d'alarmes
Aux sourds roulements du tambour !

« Entends-tu les éclats de leur rire sauvage ?
« Mon fils, Dieu te fit libre au jour que tu naquis !
« Ton père te légua sa gloire et son courage ;
« Il t'aima, te bénit, comme je te bénis !
« Et nous qu'il chérissait, nous porterions la chaîne !...
« Nous n'en serons pas à la peine ! »

Lorsque de l'abrupte sommet
Le fils et la mère bondirent,
Deux longs cris de mort s'entendirent !
Puis, le val redevint muet !

Montréal, 20 mai 1848

LA FÊTE DU PEUPLE

Femmes de mon pays,
Blondes et brunes filles
Aux flottantes mantilles,
Hommes aux fronts amis,
Venez ! la fête est belle,
Splendide, solennelle,
C'est la fête du peuple ! et nous sommes ses fils !

Quand il veut d'une fête,
Le Peuple ceint sa tête,
Ses épaules, ses reins ;
L'érable est sa couronne ;
L'écharpe qu'il se donne,
Quoique noble, rayonne
Moins que sa gaîté franche et ses regards sereins !

C'est la fête du Peuple ! accourez-y, nos maîtres,
Vous, qui, pour son suffrage, avez tendu la main !
C'est la fête du Peuple ! allez ! que vos fenêtres,
De leurs riches pavois ombragent son chemin !

Cette bannière qui déploie
Nos couleurs sur l'or et la soie
N'est-elle pas bien belle à voir ?
Dirait-on pas que cette brise
Qui fait ployer sa lance grise
Anime son beau Castor noir !

Amis ! j'ai vu de douces choses,
Des filles, des perles, des roses,

Mais pour se contenter, il faut
Voir ce navire aux pleines voiles,
Qui s'élance vers les étoiles,
Disant : « Je voguerai plus haut ! »

Quand il a déroulé les plis de ses bannières,
Quand le parvis du temple a brui sous son pied,
Le Peuple était sublime !... oh ! j'aime les prières
Et les chants de ce temple où tout homme s'assied !

C'est la fête du Peuple ! Et son mâle génie,
Après les durs labeurs, demande les plaisirs ;
Il lui faut des festins, des bals, de l'harmonie ;
Les parfums du banquet apaisent ses désirs !

Blondes et brunes filles,
Femmes de mon pays
Aux flottantes mantilles,
Hommes aux fronts amis,
Venez ! la fête est belle,
Splendide, solennelle,
C'est la fête du Peuple ! et nous sommes ses fils !

Montréal, 24 juin 1848

LA BAYADÈRE

Air : *à faire.*

J'ai vu, j'ai vu la bayadère,
Cette fille au corsage noir,
Au front limpide, à l'œil sévère,
Jolie enfant, bien belle à voir !
Sa main droite pressait sa hanche
L'autre élevait un tambourin,

Et les plis de sa robe blanche
Voilaient ses souliers de carmin !

Quelqu'un lui disait : « Brune fille,
« Je veux te donner autant d'or
« Qu'en peut contenir la sébile,
« Si tu me permets... doux trésor !... »
Sa main droite pressait sa hanche
L'autre élevait un tambourin,
Et les plis de sa robe blanche
Voilaient ses souliers de carmin !

Elle repoussa, sans mot dire,
L'étreinte de l'homme brutal,
Puis, revint avec un sourire,
Danser sur le pavé fatal !
Sa main droite pressait sa hanche
L'autre élevait un tambourin,
Et les plis de sa robe blanche
Voilaient ses souliers de carmin !

Pauvre vierge ! qu'elle était belle !...
Elle est morte ! et je me souviens
Des longs éclairs que sa prunelle
Lançaient quand elle lui dit : « Viens ! »
Sa main droite pressait sa hanche
L'autre élevait un tambourin,
Et les plis de sa robe blanche
Voilaient ses souliers de carmin !

Montréal, 5 juillet 1848

LE BANDIT MORT

Imité de l'anglais

Pourquoi dort-il ici, tandis que la trompette
Rugit son cri de guerre et guide les poignards ?
Les braves ont jeté du sang sur son aigrette :
Il n'est donc plus leur chef, l'homme aux brûlants regards ?

Bien qu'un rouge manteau lui serve de suaire,
Bien qu'un chaînon d'acier prenne ses larges reins,
Cet homme, dont la voix ébranlait son repaire,
Plus que les sons du cor, aimait les chants sereins !

Où le torrent s'écoule avec un bruit étrange,
Farouches, l'arme au poing, des soldats sont venus.
Il est nuit : de la mort on voit flamboyer l'ange !...
Mais lui, pourquoi dort-il !... Ces pas lui sont connus !

Il a bondi soudain : une rumeur lointaine,
Traversant les flots noirs, arrive jusqu'à lui !
Indécis il regarde et le ciel et la plaine,
Et cette belle enfant qui le charme aujourd'hui.

Ira-t-il au combat ? Sa douce fiancée
Est là ? Sur son front pâle il pose un long baiser !
Sa bande généreuse a compris sa pensée !...
Tout ce qu'il a de haine est venu l'embraser !

Et puis, il est tombé, comme tombe le chêne,
Quand le feu de l'orage a divisé son tronc !
Les vainqueurs, en passant, ne le virent qu'à peine,
Et les pieds des chevaux lui broyèrent le front !

On ne le verra plus, le soir, sur la falaise,
Regarder les flots bleus qui courent sur la mer,
Ni dans les bois obscurs, à cette heure mauvaise,
Où le bandit qui veille a le sourire amer !

Le barde ne doit pas rappeler sa mémoire,

Ni le cyprès funèbre ombrager son tombeau !
Mourir comme il est mort, est-ce là de la gloire ?
Qui sait ? Mais du soldat le sort n'est pas plus beau !

Montréal, 12 juillet 1848

AUX FEMMES DE MON PAYS

Chanson canadienne *

Air : *Batelier, dit Lisette.*

* Le 26 août 1848, un dîner est offert par des « amis » en hommage aux collaborateurs de *L'Avenir.* On y porte une santé « au beau sexe canadien ». Joseph Lenoir, répondit à cette santé par les couplets suivants qu'il chanta et qu'il avait improvisés pour l'occasion.

Oui, nous avons des filles,
Dans notre beau pays,
Douces, pures, gentilles,
Blanches comme des lys !
Toutes restent fidèles,
Et charmantes toujours !
Amis ! gloire à nos belles !
Bonheur à nos amours !

Jeunes, fraîches amies,
Épouses, mères, sœurs,
Elles charment nos vies,
Elles charment nos cœurs !
Toutes restent fidèles,
Et charmantes toujours !
Amis ! gloire à nos belles !
Bonheur à nos amours !

Bénissons la fortune

Qui fait qu'en ces climats
Et la blanche et la brune
Ignorent leurs appas !
Toutes restent fidèles,
Et charmantes toujours !
Amis ! gloire à nos belles !
Bonheur à nos amours !

Femme de ma patrie,
Vierge au regard si doux !
Canadienne chérie,
Nous te saluons tous !
Nous te serons fidèles !
Sois charmante toujours !
Amis ! gloire à nos belles !
Bonheur à nos amours !

PABLO LE TORÉADOR

Romance espagnole

Il est allé sur la montagne,
Combattre les aigles, les ours !
C'est Juanita qui l'accompagne,
Juanita ses blanches amours !
Oh ! voyez donc, derrière la colline,
Ondoyer son panache noir !
Voyez ! voyez ! sa lourde carabine
Resplendir au soleil du soir !

Depuis qu'il aime cette fille,
Dont les yeux lui semblent si doux,
Il a déchiré sa résille,
Horreur des taureaux andalous !
En vain Madrid, la ville aux grandes fêtes,

La ville aux fiers toréadors,
Offre à ses yeux de brillantes conquêtes
Des fleurs, des perles, des trésors !

En vain la mauresque Séville,
En vain Cordoue et ses palais,
En vain Grenade cette ville
Aux étincelants minarets,
En vain l'honneur et tout l'or de l'Espagne,
Cherchent à rompre ces amours !
Il est allé joyeux sur la montagne
Combattre les aigles, les ours !

Montréal, 26 septembre 1848

CASABIANCA

(Imité de l'anglais)

Casabianca, enfant de treize ans, fils de l'Amiral de l'Orient, mourut dans l'explosion de ce vaisseau que commandait son père, au combat naval du Nil.

Sur le pont brûlant du navire
Qu'abandonnent les matelots,
La flamme ardente et rouge accourt, rugit, déchire,
Enveloppe les morts et roule avec les flots !

Pourtant, sa tête fière et belle,
Faite pour dompter l'ouragan,
Se dresse dans les feux qui sifflent autour d'elle,
Et voit avec dédain ces feux et l'océan !

Pourquoi garder, dans l'incendie,
Cette consigne de soldat ?
Martyr d'un vain devoir, ton héroïque vie

En s'éteignant ici, n'a qu'un futile éclat !

« Oh ! cette épouvantable chaîne,
« Dit-il, puis-je pas la briser ? »
Car il ne savait pas que son fier capitaine
Dans une affreuse mort venait de s'épuiser !

« Ô mon père ! dit-il encore,
« N'ai-je pas fini mon labeur ? »
À ses accents plaintifs répond la voix sonore
Des canons bondissants, des flammes en fureur !

Sur son front, dans sa chevelure
Il les sent glisser, et toujours
Les regarde manger, sans crainte et sans murmure,
Cordages et Haubans du vieux brick, ses amours !

« Dites ! dois-je rester, mon père ? »
Fit-il, pour la dernière fois,
Lorsque, l'enveloppant comme un large suaire,
Des vagues d'un feu sombre éteignirent sa voix !

Belle de sa splendeur sauvage
La flamme rongeant les huniers
Bruissait dans les airs, comme un cri d'abordage !...
C'était le chant de mort de mille mariniers !

Il se fit un coup de tonnerre !
Et l'enfant !... Et les matelots !...
Interroge les vents sur ce sanglant mystère,
Et ces fragments noircis qui courent sur les flots !

Montréal, 12 octobre 1848

ZOÉ

À l'ombre d'un tilleul en fleurs,
Sous le beau ciel de la Provence,
Zoé, les yeux baignés de pleurs,
Chantait sa plaintive romance ;
« Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour ;
« Celui que j'aime est loin de ce séjour. »

« Le front ceint des brillants lauriers
« Cueillis par sa jeune vaillance,
« Va-t-il, au milieu des guerriers,
« Oublier nos serments d'enfance ?
« Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour ;
« Celui que j'aime est loin de ce séjour. »

« Il a quitté ces doux climats,
« Porté sur l'aile de la gloire ;
« Et sa Zoé ne le suit pas,
« Aux lieux chéris de la victoire !
« Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour ;
« Celui que j'aime est loin de ce séjour. »

Bientôt Zoé ne chanta plus
Sa douce et plaintive romance ;
Un tombeau, des pleurs superflus,
Rappellent encor sa constance !
Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour ;
Celui qu'elle aime a fui de ce séjour !

QU'EST-CE QUE LE CHANT ?

Le chant, c'est le baume de l'âme,
Quand l'âme est pleine de douleurs ;

C’est le cri d’amour de la femme ;
C’est l’écho, la voix, le dictame,
Que Dieu fit pour charmer les cœurs !

C’est l’adieu qu’on jette au rivage,
Quand, quittant le pays natal,
On voit, dans un lointain voyage,
Un heureux ou pâle présage,
Fortune, honneur ou sort fatal !

C’est le plaisir dans la souffrance ;
Dans l’angoisse c’est la gaîté ;
C’est une douce souvenance,
De bonheur, d’amour ou d’enfance ;
C’est l’espoir, c’est la volonté !

LE JOUR DE L’AN 1849

Aux lecteurs

Oh ! vous en souvient-il ? Quand de jeunes athlètes,
Sortis des rangs du peuple, élevèrent leurs têtes,
Pour contempler notre pâle horizon,
De soudaines clameurs, de grondantes colères,
Surgirent sous les pieds des hommes populaires,
Frappés par la dérision !

Ils avaient regardé : leur crime était infâme !
Ils avaient déchiré le bandeau que leur âme
Portait naguère et n’osait soulever !
Bien plus, ils avaient dit : Vous serez des esclaves,
Si vous ne brisez pas vos honteuses entraves
Avant qu’on vienne les river !

En dépit des rumeurs que soulevaient la haine,
L'envie ardente et folle et la colère vaine,
Dans le combat ils sont restés debout !
Champions exaltés d'une cause sublime,
L'abandonner, pour eux, c'eût été plus qu'un crime,
Crime méritant le dégoût !

Non, ils ne veulent pas ramper comme les autres ;
Ils ont leur mission ; en dévoués apôtres,
Ils seront fiers de pouvoir l'accomplir !
Travailler pour le peuple et conserver sa gloire
Blanche de toute tache et digne de l'histoire,
Ce but, ils sauront le remplir !

AUX ABONNÉS

Oui, quand Décembre arrive et termine l'année
Quand le brumeux hiver, la tête couronnée
De ses mille cristaux, nés au souffle du nord,
Descend de la montagne et sur la plaine grise
Pose un pied frissonneux et glacé par la bise,
Donnons à tout besoin, et donnons sans remord !

C'est bien doux de donner, allez ! puisqu'une obole
Porte toujours bonheur au pauvre et le console
Des angoisses du lendemain ;
Puisque votre denier ira, dans sa demeure,
Donner un peu de joie à la veuve qui pleure,
Mais qui n'ose tendre la main !

Donnez à l'enfant que sa mère

Ne va jamais accompagner ;
Elle est jeune et sa vie amère ;
Lui, trop petit pour la gagner !

Et ces autres enfants, que le chemin emporte,
Qui viennent, chaque jour, frapper à votre porte,
Gais messagers du monde intelligent,
Jetez leur votre sou : leur folle hardiesse
N'est qu'un léger manteau qui voile la détresse,
La détresse de l'indigent !

GRAZIELLA

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées ;
Je veux rêver et non pleurer !

LAMARTINE, *Graziella.*

I

Elle était belle, elle était douce ;
Elle s'asseyait sur la mousse
Au temps où les grands arbres verts
Laissent leurs feuilles dentelées
Tomber sur le gazon mêlées
Aux pauvres fleurs des champs déserts !

Quinze ans avaient jeté sur son charmant visage
Cette virginale pâleur
Que la main du désir laisse sur son passage
Ou que la volupté met sur un front rêveur !

Ses beaux yeux avaient pris la teinte
Des couleurs dont se trouve empreinte

La mer au vaste horizon bleu ;
Sa chevelure épaisse et noire
S'enroulait sur son cou d'ivoire,
Chaste de tout baiser de feu !

Ses dents, qui laissaient voir sa lèvre carminée
Étaient d'un nacre éblouissant ;
Sous le tissu bruni de sa peau satinée
L'œil, dans la veine ardente, apercevait le sang !

Où trouver voix plus cristalline,
Plus suave haleine enfantine,
Plus frais sourire, chant plus doux ?
Où trouver forme plus suave ?
Dites ; je me fais son esclave,
Et je l'adore à deux genoux !

II

Dans leurs rayonnements les âmes se confondent ;
L'amour est si pur à quinze ans !
Les soupirs contenus bondissent, se répondent ;
Le premier des aveux comble deux cœurs aimants !

Oui, le soir, quand brillait l'étoile,
La vierge aimée ôtait son voile,
Marchait pensive à mes côtés ;
Jetait au sable de la grève,
Sans qu'elle interrompit son rêve,
Des mots par la brise emportés !

Car je la pris naïve à sa pauvre famille,
Pauvre famille de pêcheurs ;
Elle n'avait encore aimé que sa mantille,
Et les oiseaux du ciel qui venaient sur ses fleurs !

Parfois nous allions au rivage
Écouter le refrain sauvage
Du nautonnier napolitain ;
Notre extase était infinie,
Lorsqu'à sa nocturne harmonie
Le flot mêlait ce chant lointain !

Parfois montés tous deux sur la vieille nacelle,
Que nous détachions des roseaux,
Nous regardions passer cette lampe éternelle,
Phare mystérieux suspendu sur les eaux !

Combien son humide paupière
Aimait cette pâle lumière,
Rayons mêlés d'ombre et de jour !
Combien, en la voyant sourire,
Mon âme éprouvait de délire,
Mon cœur accumulait d'amour !

Quinze ans, hélas ! jetaient sur son charmant visage
Cette virginale pâleur
Que la main du désir laisse sur son passage,
Ou que la volupté met sur un front rêveur !

III

La vague venait en silence
Lécher les bords du golfe immense !
Elle attendait sous l'oranger !...
Qu'avait-elle donc à lui dire ?...
C'est que sur un léger navire
Demain embarque l'étranger !

Leur adieu fut navrant, puisque l'Italienne
Lui donna ses lèvres de miel ;
Qu'elle pleura longtemps ; qu'une main dans la sienne,

De l'autre lui montra l'azur de son beau ciel !

6 avril 1849

MIL HUIT CENT QUARANTE-NEUF

Je vois les peuples se lever en tumulte, et les rois pâlir sous leur diadème. La guerre est entr'eux, une guerre à mort. Je vois un trône, deux trônes brisés, et les peuples en dispersent les débris sur la terre.
LAMENNAIS

I

Le monde n'en veut plus ; les vieilles tyrannies
Croulent à la voix du canon !
Les trônes et les rois passent aux gémonies,
Comme les dieux que Rome appelait ses génies,
Lorsque le Christ chassa ces dieux du Panthéon !

Le monde n'en veut plus ; leur culte doit s'éteindre !
Ce culte est une impiété !
Fléchit-on le genou, peut-on pâlir ou craindre,
Quand le courroux du monde, à cette heure, ose atteindre
Les despotes fuyant devant la liberté !

Le monde n'en veut plus ; il faut que sous sa haine
Tombe le monstre féodal !
Qu'il ait une mort prompte et que sa chute entraîne
Celle des vains appuis que l'intérêt enchaîne
Au fantôme avili de son pouvoir fatal !

Qui n'a pas entendu cette clameur immense
Ce cri venu des bords lointains,
Le cri des nations qui regardaient la France,

Digne, porter la main où gisait sa souffrance !...
Qui n'a pas envié la France et ses destins !

Autrefois, elle aimait à voir rouler les têtes ;
L'échafaud la régénérait !
Aujourd'hui, convoitant mille nobles conquêtes,
Elle bannit un sang qu'en ses étranges fêtes
Sa liberté sauvage, à longs flots, savourait !

Mais la contagion des sublimes pensées
Franchit les monts italiens !
Ces villes qui pleuraient sur leurs gloires passées,
Gênes, Venise, Rome, aux splendeurs éclipsées,
À la face des rois ont jeté leurs liens !

Puisse le Capitole admettre en son enceinte
Les héros de tous ces hasards !
Ô Romains, combattez pour votre cause sainte !
Nouveaux triomphateurs, on doit fouler sans crainte
La terre généreuse où marchaient vos Césars !

II

Et nous, peuple égaré sur les bords du grand fleuve,
N'aurons-nous point part au banquet
Que donne à l'univers cette liberté neuve,
Écueil du fanatisme et sa plus rude épreuve,
Maintenant que tout homme en peut faire un hochet !

Frères ! réveillons-nous ! l'heure vient, le temps presse !
Malheur au stupide ouvrier,
Qui se laisse emporter par sa lâche mollesse,
Qui jette à d'autres bras un travail qui le blesse,
Qui détourne le front pour se faire oublier !

Malheur à ces enfants d'une même patrie

Qui ne cherchent qu'à l'avilir !
Qui font du Christ-Sauveur, par une trame impie,
Le complice odieux de leur idolâtrie !
L'heure vient où ceux-là devront aussi pâlir !

Il nous faudra lutter de ces luttes sanglantes,
Où l'esprit mord les passions !
Causer des désespoirs et des douleurs navrantes,
Et vaincre en dévoilant les colères ardentes
Du tribunal futur des générations !

Travaillons ! ouvriers des œuvres du courage,
Soyons forts par la volonté !
Élevons l'édifice avant les jours d'orage !
Qu'il soit beau !... qu'il soit grand comme notre esclavage,
Et digne des autels que veut la liberté.

Montréal, 25 juin 1849

LE JOUR DE L'AN 1850

Le monde s'élargit, la paix va renaître,
il y aura place pour tous !...
LAMENNAIS

Frères ! l'année expire et nous luttons encore !
Le fantôme est debout, mais la honte dévore
Ceux qui tiennent encore à lui !
Luttons ! voici qu'il a soulevé tant de haine,
Tant de dédains moqueurs, qu'aujourd'hui c'est à peine
S'il peut compter un seul appui !

Oui, ses adorateurs rougissent de l'idole !
Eh ! se compromet-on pour un culte frivole,
Le culte d'un Dieu sans pouvoir,

Qui promet des honneurs, quand il rampe lui-même,
Qui n'a pas même d'or pour les hommes qu'il aime,
Qui se venge dans l'ombre et tremble par devoir !

Vous avez fui devant la clameur populaire,
Emportant avec vous votre immense colère
Dans une lointaine Cité !
Puisque vous êtes forts, sévissez, ô nos maîtres !
On vous l'a dit cent fois : vous n'êtes que des traîtres,
Fuyant devant la liberté !

Cette liberté-là, maîtres, n'est pas la vôtre !
Elle vient pour le peuple et le prend pour apôtre !
Son pied se détourne de vous !
Vous la verrez passer avec des yeux avides !
Consolez-vous pourtant, ô ministres sordides,
Elle fera ployer vos fronts ou vos genoux !

Frères ! l'année expire et nous luttons encore,
Le fantôme est debout, mais la honte dévore
Ceux qui tiennent encore à lui !
Luttons ! voici qu'il a soulevé tant de haine,
Tant de dédains moqueurs, qu'aujourd'hui c'est à peine
S'il peut compter un seul appui !

À nous la vaste arène où s'agite le monde !
À nous la douce paix, le bonheur qui féconde,
Sol, intelligences et cœurs !
Tout œil a son rayon de limpide lumière,
L'oiseau, le ciel sans borne et l'homme, sa carrière !
Soyons libres ! ayons les nations pour sœurs !

C'est notre droit : le joug où la force nous lie,
Ne peut nous empêcher de vivre de leur vie !
Un peuple esclave n'est pas mort !
Car, lorsque vient le temps d'aller prendre la place

Que le doigt d'un Dieu juste à l'avance lui trace,
Il rompt ses chaînes sans effort !

Nous ne sommes pas faits pour un plus long servage !
Levons-nous ! l'heure sonne ! allons ! Frères, courage !
Oh ! n'attendons pas à demain !
Voyez ! l'occident noir, en déchirant ses voiles,
A revêtu son front de trente-quatre étoiles !
Entendez-vous les cris de l'aigle américain !

Frères, l'année expire et nous luttons encore !
Le fantôme est debout, mais la honte dévore
Ceux qui tiennent encore à lui !
Luttons ! voici qu'il a soulevé tant de haine,
Tant de dédains moqueurs, qu'aujourd'hui c'est à peine
S'il peut compter un seul appui !

31 décembre 1849

L'ESPRIT DU RIVAGE

Ballade

Qui voyage si tard par le vent et la nuit ?
C'est un enfant avec son père !
Un cheval les emporte à travers la bruyère !
L'enfant ferme les yeux et tremble au moindre bruit.

— Pourquoi donc, ô mon fils, caches-tu ton visage ?
La lune luit : aurais-tu peur ?
— Là-bas, enveloppé d'une blanche vapeur,
Regarde ! il vient à nous ! c'est l'esprit du rivage !
— Mon fils, je ne vois qu'un nuage !

« Doux enfant, je t'appelle encor !

« Viens avec moi, viens, viens, je t'aime !
« Mes filles ont un diadème !
« Tu seras leur bonheur suprême ;
« Elles te donneront leurs grandes ailes d'or ! »

— Entends-tu ce qu'il dit, entends-tu pas mon père !
— Paix, enfant, paix ! souvent, dans la jaune bruyère,
Quand le grand pin vient de mourir,
Les feuilles de son tronc ont toujours un soupir !

« Veux-tu venir ? veux-tu venir ?
« Toutes mes filles sont bien belles !
« Elles ont de noires prunelles ;
« Et, quand viendront les nuits nouvelles,
« Des chants sereins pour t'endormir ! »

— Le voilà qui revient par le passage sombre !
— De l'orme au rameau gris, enfant, ce n'est que l'ombre !

« Oh ! que ton blanc visage est doux !
« Je t'aime ! ange ! veux-tu me suivre !
« Comment sans toi, pourrons-nous vivre ?
« Viens-t'en, ton bel œil bleu m'enivre !
« Tu resteras sur mes genoux ! »

— Mon père ! il me saisit ! oh ! l'esprit du rivage
A des griffes aux mains, des flammes au visage !

Et pressant dans ses bras son fils avec effort,
Le père se hâtait de gagner sa demeure ;
Mais lorsque du retour au foyer sonna l'heure
Le petit enfant était mort !

Montréal, 21 février 1850

AMOUR

Romance

À quoi pense la jeune fille,
Celle qui rit, chante et s'habille,
En se regardant au miroir ;
Qui, posant les mains sur ses hanches,
Dit : oh ! mes dents sont bien plus blanches
Que le lin de mon blanc peignoir ?

Elle se promet, folle reine,
De régner fière et souveraine,
Au milieu des parfums du bal ;
Elle compose son sourire,
Afin que d'elle on puisse dire :
Son amour à tous fut fatal !

À quoi pense cette autre blonde,
Quand sa chevelure l'inonde
Comme un vêtement de satin ?
Dès l'aube, avant qu'elle se lève,
Sa lèvre sourit au doux rêve
Qu'elle fait du soir au matin !

Quelle sera sa destinée ?
Est-ce que cette fille est née,
Chaste fleur, pour tomber un jour ?
Voyez ! la pure fiancée !
Elle court où va sa pensée !
Elle se perd par trop d'amour !

Celle-là, brune paresseuse,
Laisse sa prunelle rêveuse
Errer par le ciel de la nuit !
Voici qu'une étoile qui passe
Fait parcourir un large espace

À son grand oeil noir qui la suit !

Elle se penche à la fenêtre,
Et se dit : il la voit peut-être !
Que ne puis-je voler ainsi !
Étoile d'amour, je t'envie !
Je voudrais vivre de ta vie,
Pour ne plus soupirer ici !

Montréal, 30 mars 1850

FANTASMAGORIE

Procul recedant somnia,
Et noctium phantasmata !
Hymne

I

Il m'en souvient ! mon âme eut d'étranges caprices !
Une nuit, je rêvai des rêves de délices,
Un banquet, des parfums, des perles, des rubis,
Des cheveux noirs bouclés, coulant sur les habits ;
Des regards de gazelle aux paroles ardentes,
Et des blancs cous de cygne, et des lèvres charmantes,
Et des vêtements d'or, flottant harmonieux,
Comme les bruits des soirs qui meurent dans les cieux !
Des pieds glissant muets sur le parquet rapide,
Des bras forts étreignant des tailles de sylphide ;
Des femmes aux seins nus, aux cœurs ivres d'amour ;
Des adieux, des soupirs, des regrets, puis... le jour !

J'avais un char pompeux, une riche livrée,
Des laquais, des chevaux à la robe dorée ;
Un château, large et fort, ayant de hautes tours,

Manoir où les plaisirs se changeaient tous les jours !
Sous ses murs, dans un parc grand à perte de vue,
Un étang empruntait ses teintes à la nue !

J'avais une nacelle ; et, quand venait le soir,
Je la faisais nager sur le flot calme et noir,
Tandis que sur ses bords, du milieu des charmilles,
La brise m'apportait des chants de jeunes filles !
Et puis, ma meute ardente aimait le son du cor !
Je la voyais courir ! oh ! je la vois encor,
Avec ses beaux colliers, étincelante armure,
Arracher au cerf gris, chairs, soupirs et ramure !
C'était beau ! je pouvais, rien qu'à tendre la main,
Cueillir des voluptés, en passant mon chemin ;
Et plus d'une, en voyant ma splendeur souveraine,
Eût, pour m'appartenir, refusé d'être reine !

Oh ! mes songes heureux ! dans l'alcôve où je dors,
Jamais ne m'ont suivi les haines du dehors !
Là, la lampe de bronze, au globe diaphane,
Là, le coquet boudoir interdit au profane !
Là, les tapis soyeux, la pourpre, l'ambre pur,
Là, les marbres veinés, d'or, d'opale ou d'azur !
Ogives, chapiteaux, colonnettes, spirales,
Corridors se tordant, voluptueux dédales,
Tout ce qu'on peut vouloir, je le voulus, un jour,
Et mon noble palais eut pour hôte l'amour !

II

Oh ! que ta lèvre est parfumée !
Ange ou péri, mystérieuse almée,
Démon aux chatoyants regards !
Que t'ai-je fait, ô bien aimée,
Pour qu'au chevet de ma couche embaumée,
Tu viennes, chaque nuit, tes beaux cheveux épars !

Est-ce la douleur ou l'ivresse,
Est-ce l'effroi, sauvage enchanteresse,
Qui font ainsi pâlir ton front !
Que tardes-tu donc à le dire ?
En te baignant dans mes bains de porphyre,
D'un regard indiscret tu dus subir l'affront ?

III

Et je voyais alors sous mes paupières closes,
Des lèvres se chercher pour se dire des choses
À donner des rayons au front, à l'œil, au cœur !
Je vis l'ange frémir ! je vis son ris moqueur !
C'était un froid dédain ! Et mon rêve de flamme
S'envolait, en suivant les parfums d'une femme !

Montréal, 6 avril 1850

ROUGE ET BLANC

Oh ! la lutte est étrange ! Et puisque de faux frères
Osent bénir le joug que des mains téméraires
Imposent au peuple trompé,
Luttons donc pour briser ces liens de servage !
S'ils en veulent pour eux, qu'ils gardent l'esclavage !
Mais, nous, brisons le fouet dont le peuple est frappé !

Regardez les deux camps : le parti populaire,
Digne, sans passion, sans ardente colère,
Compte ceux qui sont ses amis.
Dieu de ses actions devra seul être juge.
S'il se trompe, du moins, il ne prend point refuge
Dans la fange où toujours rampent ses ennemis !

Eh ! quels sont-ils pourtant ? Hommes à langue inculte,
Le courage chez eux ne traduit pas l'insulte.
Tristes hiboux des noires nuits,
S'ils se recrutent, c'est par d'absurdes mensonges ;
S'ils veulent vous séduire ils vous content leurs songes,
Cauchemars délirants d'or, d'opprobre, d'ennuis.

Vous n'êtes rien : voyez quelles seront vos forces !
Quiconque ose toucher vos menteuses amorces
Se sent monter le rouge au front !
Vous n'avez de soldats qu'une hideuse lie,
Arrachée à la boue où son penchant la lie,
Et bonne tout au plus à vous couvrir d'affront !

La lutte se fait sourde et la lutte est étrange !
Là, domine l'intrigue ; ici, l'honneur se range
Autour du Tribun respecté !
Les uns sont animés d'une fougueuse haine ;
Les autres, champions à la face sereine,
Combattent pour leurs droits et pour leur liberté !

L'avenir vous verra ! Frères, soyez sans tache !
Tous ceux que par trafic un vil pouvoir attache
Vont dans l'ombre briguer pour lui.
Sous les drapeaux flétris qui leur servent d'égide
Sans doute ils rallieront une foule cupide.
Qu'ils passent : nos dédains les suivent aujourd'hui.

PEUPLE
Montréal, 24 novembre 1851

LES ÉLECTIONS

O fortunatos !

VIRGILE

La Discorde en fureur tombant sur notre ville
Dans tous les carrefours émeut la tourbe vile !
Elle se réveille à sa voix !
La plèbe qu'elle prend, sortant de son ornière,
Hâve, déguenillée, agitant sa crinière,
Commande dans la rue, en montant au pavois !

Tremblez tous ! c'est son règne ! Ardente, vagabonde,
Le sceptre qu'elle tient est le sceptre du monde !
Sous son bâton, ployez, genoux !
Arme terrible aux mains de cette folle reine,
Tous les coups qu'elle porte ensanglantent l'arène !
C'est le noble instrument d'un plus noble courroux !

Qu'il est beau de rugir et de tuer à l'aise !
Partisans amoureux de la coutume anglaise,
Encouragez vos assassins !
L'homme est si peu de chose et chose si profane,
Qu'il est presque amusant de voir briser un crâne !
Riez avec la mort... Elle aime les larcins.

Pourtant, deux jours durant, cette hideuse orgie
Devra hurler encor sur la neige rougie,
La neige de nos blancs hivers !
Durant deux jours bientôt d'affreuses saturnales
Paraderont, dansant leurs rondes infernales,
Avec leurs lourds habits, noirs, bleus, jaunes ou verts !

Et puis l'on soudoiera ces hordes forcenées !
L'argent a tant de prix chez les âmes bien nées
Qu'il maîtrise toutes clameurs !
Pour peu qu'une largesse ait été bien placée,
Soyez certain du cri, comme de la pensée.
Vous voterez pour tel, ou l'on vous dira : « meurs ! »

Que nul n'ose jamais, dans un songe nocturne,
En place de ces jours mettre la classique urne,
Avec son muet bulletin !
Tout candidat vainqueur, ou méditant de l'être,
Étouffera ce rêve avant qu'il ait pu naître,
Pour piller sans remords l'électoral butin !

Ô peuple trop heureux ! douce Nouvelle-France !
Chez toi mille bonheurs remplacent la souffrance !
Pays de pure élection !
Ne dis jamais à ceux que tu choisis pour maîtres
Que tu les honniras, s'ils sont fourbes ou traîtres
Rends-leur grâces toujours, ô sage nation !

PEUPLE
Montréal, 24 novembre 1851

L'ÉLECTION MONTRÉALAISE

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus.
MARSEILLAISE

Vous l'entendez : déjà ces hommes se font fête
De nous avoir broyés aux champs de la défaite.
Qu'ils rendent grâce à leurs écus !
Les sots ! ils sont aussi faciles à séduire !
Un aveugle intérêt doit donc seul les conduire.
Qu'ils regardent pourtant si nous sommes vaincus !

Leur triomphe d'hier fut une moquerie,
Un commerce sans nom mêlé d'escroquerie,
Fait aux dépens de tout honneur.
Le malheur est qu'on peut, dans notre cité folle,
Débaucher cœurs et gens pour une mince obole :

Quinze deniers au plus soldent un suborneur !

C'est triste d'y songer : mais la foule repue
Jamais en aucun temps ne fut plus corrompue.
L'opprobre a son lâche courtier !
Tout s'achète ou se vend : la voix, la conscience,
La cupidité crasse ou la lourde science.
Tout, jusqu'au vol impur, est devenu métier.

Que de ces faits épars la preuve serait belle !
Je pourrai quelque jour, sans toucher au libelle,
Soulever d'infâmes secrets.
Mon vers ardent ira, si j'en veux faire usage,
Fouetter sans merci le cœur et le visage
Des intrigueurs d'alors aujourd'hui si discrets.

PEUPLE
Montréal, 16 décembre 1851

MIL HUIT CENT CINQUANTE-DEUX

Hélas ! nos députés sont des prolifiques !
BARTHÉLEMY

L'an qui vient verra-t-il changer nos destinées,
Nos lyres et nos voix encore condamnées
À dire à tous venants nos intimes malheurs ?
Verrons-nous le parti vermoulu du désordre
S'écrouler de lui-même, ou bien enfin se tordre
Sous l'étreinte de ceux dont il fit les douleurs ?

Or, il s'est endormi sur la foi d'un faux rêve !
Laissons-le savourer les douceurs d'une trêve :
La mort est le but qu'il atteint.
Le lourd régime anglais perdant tout équilibre

Permettra tôt ou tard que ce pays soit libre.
Sa tombe est presqu'ouverte et son pouvoir éteint !

Eh ! ne pouvons-nous pas, frères, en hâter l'heure ?
Voyez quels sont les maux de ce peuple qui pleure
Ses deux mille fils errant chez l'étranger !
La détresse d'ici menaçait leur courage.
Que leur rappel enfin devienne notre ouvrage !
L'exil assez longtemps a dû les outrager !

Législatez toujours, politiques harpies !
Pressurez jusqu'au sang avec vos lois impies
Nos campagnes et nos cités !
Quel que soit le vouloir du maître qui commande,
L'esclave, sans tarder, doit lui faire l'offrande
De son corps, de ses biens et de ses volontés !

C'est votre droit. Pourtant, vous porterez sa chaîne !
Maîtres, votre avenir est sombre, et chaque haine
Dans peu vous stigmatisera !
Votre égoïsme froid rendant votre âme inerte
Vous suivra comme un crime aux jours de votre perte !
C'est pour nous venger tous que Dieu vous brisera !

L'an qui vient verra donc changer nos destinées !
Nos voix ne seront plus encore condamnées
À dire à tous venants nos intimes malheurs.
Nous verrons le parti vermoulu du désordre
S'écrouler sur lui-même, ou bien enfin se tordre
Sous l'étreinte de ceux dont il fit les douleurs !

SOUHAITS DU NOUVEL AN

Chanson

I

Avec les rieurs, je puis rire :
C'est le temps des folles gaîtés,
Des chants, du bachique délire,
Des vœux par le vent emportés.
L'on n'a pas de pareille fête,
À donner deux fois dans son cours :
Je vais crier à pleine tête.
Souhaits joyeux, souhaits d'amours !

II

Vous deviez avoir les prémices
Des souhaits que j'ose former,
Femmes, qui faites nos délices,
Filles, que nous voulons aimer.
Brunes et blondes Canadiennes,
Profitez aussi de ces jours,
Pour nous faire, en bonne chrétiennes,
Souhaits joyeux, souhaits d'amours !

Avec les rieurs, je puis rire,
C'est le temps des folles gaîtés,
Des chants, du bachique délire,
Des vœux par le vent emportés.

III

L'homme a grand besoin d'indulgence,
Je l'avoue à son détriment ;
Il redoute votre vengeance,

Autant qu'il aime un doux serment.
Si vous punissez le rebelle,
Que ce soit en l'aimant toujours !
Eh ! n'attend-on pas d'une belle
Souhaits joyeux, souhaits d'amours !

Avec les rieurs, je puis rire,
C'est le temps des folles gaîtés,
Des chants, du bachique délire,
Des vœux par le vent emportés.

IV

Ton nom vient avec ce que j'aime,
Tomber dans mon pâle couplet ;
Je désire que tout de même
Ton bonheur puisse être complet !
Peuple aux vivaces espérances,
Offrons, bien que leurs bras soient lourds,
À ceux qui causent nos souffrances,
Souhaits joyeux, souhaits d'amours !

Avec les rieurs, je puis rire,
C'est le temps des folles gaîtés,
Des chants, du bachique délire,
Des vœux par le vent emportés.

AU PEUPLE

...Formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.
BÉRANGER

Le Pays ! La Patrie ! ô mots faits pour toute âme !
Noms d'amour éveillant une dernière flamme

Dans l'œil de l'exilé mourant !
Quand je les dis, je veux que ma voix soit austère,
Que mon cœur soit lavé de tout haineux mystère,
Que mon front soit joyeux, sans être délirant !

Arrière, passions ! Intestines querelles !
Les guerres de partis ne traînent après elles
Que lourds et poignants désespoirs !
Déjouons des méchants les complots téméraires
En ne formant ici qu'un vrai peuple de frères !
S'unir n'est-ce donc pas le plus saint des devoirs !

Oh ! laissez le poète au pur patriotisme
Fronder avec dédain un indigne égoïsme ;
Frères, faisons-nous tout pour tous :
Que l'amer préjugé succombant de lui-même
Exhale son courroux dans un soupir suprême !
Le passé n'est plus rien ! réconcilions-nous !

Hommes, que les honneurs ont égarés sans doute,
Ralliez le drapeau qui vous ouvre la route !
Un prestige fit votre erreur.
Ne le combattez plus : l'élan démocratique
Se fait sentir partout sur ce sol d'Amérique !
Des libertés du monde il est l'avant-coureur !

Comment lui résister ? Par quel moyen l'éteindre ?
Des tyrans à ce but ont essayé d'atteindre,
Même en se servant du canon !
L'arbre démocratique a de telles racines
Qu'il défie aujourd'hui cent hordes assassines !
C'est Dieu qui l'a planté ! L'arracherons-nous ? Non !

Réunissons-nous donc à l'ombre tutélaire
De cet arbre puissant et déjà séculaire
Gloire du continent nouveau !

Soyons fiers de marcher, avant-garde d'apôtres,
Vers le large avenir qui s'ouvre pour les autres !
Que les fils de nos fils aient le sort le plus beau !

LES JEUX

Panem et circenses

Au cirque ! au cirque ! allons ! a dit l'ardente foule !
Au cirque, où l'on trépigne, où dans le char qui roule
La folie a mis ses grelots !
Au cirque, où va danser la soumise cavale,
Où le rude travail a pour mâle rivale
L'éclatante gaîté d'un peuple aux larges flots !

Allons voir dans un cercle, au milieu de l'arène
De lestes cavaliers, laissant tomber la rène,
Voltigent au dos du coursier !
Que ce spectacle est beau ! que ces housses sont belles !
Pour faire ce qu'ils font, ô mes jambes rebelles
Il vous faudrait, dix ans, tendre un muscle d'acier !

Hourrah ! voici venir une frêle amazone !
Un fougueux animal l'emporte dans la zone !
Son pied ne la trahira pas !
Son geste est gracieux ; son allure, splendide !
Et sa robe de lin, qui presse un sein candide,
Ne trahit qu'à moitié ses féminins appas !

Au cirque ! au cirque ! allons ! soyons cent ! soyons mille !
Il faut faire un triomphe à cette autre Camille,
Lorsqu'elle chausse l'escarpin !
A-t-on de longs remords, pour deux heures d'ivresse !
Non ! voici mon denier ! au cirque ! le temps presse,

Mes enfants devraient-ils manquer d'air ou de pain !

Et le peuple a couru vers cette immense scène.
Et son œil fasciné ne vit plus rien d'obscène,
Dans les choses qu'il applaudit !
Le plaisir le tuerait, comme autrefois à Rome,
S'il devait, tous les jours, avoir son hippodrome ;
La faim le saisirait comme un peuple maudit !

Montréal, 4 juin 1852

BARNUM

C'est au milieu de nous qu'il a planté sa tente,
Un cortège pompeux, la fanfare éclatante,
Précédaient ses grands chameaux gris ;
Et le char triomphal, où les dieux de l'Asie
Grimaçaient, est le trône où Barnum s'extasie !
Barnum en a chassé les bonzes amaigris.

La curiosité va chercher son idole
Jusques sur ton habit, homme du monopole !
J'en sais qui, pour te contempler,
Auraient fermé les yeux sur tes beaux lions fauves,
Dédaigné le Tom Pouce, et les éléphants chauves
Que ta puissante main essaya d'accoupler !

Qui t'accorde ce don de faire aller les masses,
Partout, sur ton chemin, chaque jour, quand tu passes ?
Qui t'inspira ta volonté ?
Courtier à millions, pour exploiter nos villes,
Tu ne t'abaisses point à des œuvres serviles !
Tu touches à peine l'or que nous t'avons porté.

Ton pays t'a créé ; son esprit, de bonne heure,

A, je n'en doute pas, plané sur ta demeure.
Tu devins homme en spéculant.
Un vaste champ s'ouvrait sous ton regard avide ;
Tu t'y lanças, croyant n'y trouver que le vide.
Qu'en rapportas-tu donc, ô Barnum opulent ?

Ta puissance d'abord, et puis, ta renommée !
L'une a du positif, l'autre n'est que fumée.
Toutes deux te plaisent pourtant.
Toutes deux sont à toi : tu les as bien conquises.
Nul ne doit t'envier ces richesses acquises !
Donne-les à celui qui les mérite autant !

Montréal, 7 juin 1852

LE RÉVEIL

Prologue

Némésis, la tardive Déesse,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.
ANDRÉ CHÉNIER

Six mois se sont passés, depuis l'heure fatale,
Où l'AVENIR mourant, meurtri par la cabale,
De douleur se voilait le front !
Six mois ont abrité son immense amertume.
Mais le champion fort, quand il brisa sa plume,
Dans six mois, se promit de venger cet affront !

L'air ne lui manquait pas ; il eût pu longtemps vivre.
Ceux qui l'avaient fondé, le pouvaient encor suivre,
Et lui donner un large appui.
C'était, vous le savez, une troupe d'élite,
Fière de lui servir comme de satellite,
Et d'assumer les torts qu'on déversait sur lui !

Lorsqu'il s'est endormi, sur le sein populaire,
Avait-il épuisé les flots de sa colère ?
Non ! il avait des ennemis,
Une tourbe hypocrite à frapper sans relâche,
— Des hommes à flétrir, avec un pouvoir lâche
À jeter bas du trône où la honte l'a mis.

Voilà ce qu'il eût fait ; c'eût été son ouvrage !
Mais il a dû, six mois, retremper son courage
Dans un laborieux loisir !
Le voici revenu : ses armes sont plus fortes ;
Ange vengeur, il pose un signe sur les portes
Des triste sommités que ses coups vont choisir !

Pourrez-vous échapper à ses lourdes atteintes ?
Eunuques sans valeur, vos prunelles éteintes
Ne l'ont pas même vu venir.
Lancerez-vous sur lui vos foudres énervées,
Ou vos meutes sans nom, propres à ces corvées,
Que l'écrasant dédain devrait toujours punir ?

ATHOS
Montréal, 14 juin 1852

L'AVOCAT

... vous avez tort d'étudier la profession comme une science.
Il vaut mieux l'apprendre comme un métier.

P.-J.-O. Chauveau
Charles Guérin

S'il est riche, quatre ans il verra les coutumes,
Feuillettera le code et les œuvres posthumes
Des légistes des temps passés !

Il dormira parfois, en voulant lire à l'aise
Un des mille *in quarto* de la chicane anglaise,
Étude à rendre lourds les fronts les plus sensés !

S'il est pauvre, il ira, durant ces quatre années,
Offrir son humble plume aux phrases surannées
Des habitués du palais ;
Il s'étiolera pour gagner un salaire
Digne au plus d'un manœuvre et qui pourrait déplaire,
Quand ils sont bien repus, aux plus chétifs valets !

Enfin, par un beau jour, sa science complète
Lui permet de briguer l'honneur de la sellette !
Son examen est triomphant !
Il a, pendant six jours de travail, d'insomnie,
Fait faire de tels pas à son large génie
Que Pothier, près de lui, ne semble qu'un enfant !

Misère ! avez-vous vu ce parquet où patauge
Cent trente Cicérons, affublé de la toge,
Portant diplômes d'avocats ?
Avez-vous vu leurs yeux, aux prunelles avides,
Convoiter le plaideur qu'appellent leurs mains vides ?
Le plaideur dédaigneux en fait-il même cas !

Pourtant, c'est cet état qu'au sortir de l'école
Encombre tous les ans, une jeunesse folle !
Absurde et désolant métier,
Il ruine à lui seul bien plus d'intelligences,
Brise plus d'avenirs, cause plus d'indigences,
Que l'ardent désespoir dont il est le sentier !

Voilà ce que devient ton délicieux rêve !
Qu'un plus digne labeur prenne l'ardente sève.
Enfant, que Dieu te mit au cœur !
La pâle oisiveté, compagne de l'orgie,

Tuant ton jeune corps, tuant ton énergie,
Accourt te recevoir avec un ris moqueur !

Or, le pain de l'esprit qu'on nous jette à nous autres
Alimente ici trop d'avocats et d'apôtres !
La moitié suffirait au plus !
Les impôts du seigneur, l'honoraire, la dîme,
Écrasent sans merci, ce peuple, leur victime !
Pauvre peuple ! quand donc cesseront ces abus !

JEAN MEUNIER
Montréal, 20 septembre 1852

LE PRÊTRE

Sacerdos in aeternum !

I

Ce prêtre était un ange à la parole douce,
Qui tombant dans la mort, sans larmes, sans secousse,
Monta par les degrés du ciel !
Il marcha sans dédain des choses de la vie ;
Laissa crier la haine et murmurer l'envie,
Sans ouvrir ses lèvres de miel !

II

Il consolait le pauvre aux jours de sa souffrance,
À l'un donnait du pain, à l'autre l'espérance ;
La paix du cœur aux affligés !
Un refuge à la veuve, à son fils un sourire ;
Le pardon des péchés aux enfants du délire,
L'oubli du bien qu'il fit à tous ses obligés !

III

Il n'eut jamais d'orgueil que pour son âme blanche !
Homme d'amour sans borne, il est partout, il penche
Son front sur toutes les douleurs !
Voyez ! son œil serein sonde toutes misères ;
Sa main se fait discrète ; et bien des pauvres mères,
Quand il passe, sèchent leurs pleurs !

IV

Il prie ! oh ! la prière est bien faite à sa bouche !
En la portant à Dieu l'archange qui la touche
Ose en convoiter les douceurs !
Sa prière est pour tous, hommes, enfants ou femmes !
Il veut qu'elle soit grande et que toutes les âmes
Aux longs banquets du ciel viennent s'asseoir en sœurs !

V

Ce prêtre était un ange à la parole douce,
Qui tombant dans la mort, sans larmes, sans secousse,
Monta par les degrés du ciel !
Il marcha sans dédain des choses de la vie ;
Laissa crier la haine et murmurer l'envie,
Sans ouvrir ses lèvres de miel !

Montréal, 15 décembre 1852

ÉTRENNES DU JOUR DE L'AN

Aux lecteurs du pays

Souhaits du nouvel an, formules surannées,
Qui revenez toujours, brillantes ou fanées,

Imposer votre doux fardeau !
Veuillez être pour nous de très humbles servantes,
Afin que nos lecteurs, dans les strophes suivantes,
Puissent au moins trouver quelque peu de nouveau !

Mon vœu le plus ardent, ma prière éternelle,
Est que, dans mon pays, la fille toujours belle
Reste simple dans sa beauté ;
Qu'elle ne cherche point de splendide parure,
Pour rehausser les dons que lui fit la nature !
C'est elle que l'on aime et non sa vanité.

Lorsqu'un penser d'amour enveloppe son âme,
Et que, le front penché, rêve la jeune femme
Aux jouissances du foyer,
Je formule pour elle un souhait plus intime,
Et qui réalisé semble presqu'un abîme.
Disons-le-lui bien bas de peur de l'effrayer !

Hommes trop tôt blasés que le spleen accompagne,
Je vous souhaite à tous une pure compagne
Pleine d'amour et de pudeur !
Rien de mieux, croyez-m'en, qu'une candide amie !
Pour ne pas trouver longs les sentiers de la vie,
Il faut y marcher deux, avec un même cœur !

Je souhaite un bon fils à toute bonne mère ;
À l'heureux d'aujourd'hui, qu'une douleur amère
Ne trouble jamais son bonheur ;
Aux pauvres, plus de pain, de moins lourdes souffrances,
Aux riches, que le ciel comble leurs espérances
Et que jamais sur eux ne tombe le malheur !

Si mon vœu peut s'entendre aux terres étrangères,
Qu'il aille y rappeler à nos dévoués frères
Les plaisirs du foyer absent !

Ne les oublions pas ! ils sont ce que nous sommes !
Généreux travailleurs, courageux jeunes hommes,
Ils nous tiennent à tous par les liens du sang !

Et toi, peuple, affaissé sous des chaînes énormes,
Mes vœux hâteront-ils les meilleures réformes
Vers lesquelles tu tends la main ?
Ces réformes pour toi sont les fruits de Tantale !
Quand donc laisseras-tu cette bonté fatale,
Qui te fait dévier de ton large chemin !

Et vous, législateurs, tout puissants mandataires,
Qui répandez notre or, et partagez nos terres,
Entre vos nombreux serviteurs,
Vous participerez aux souhaits des poètes !
Continuez longtemps d'être ce que vous êtes.
Un siège en paradis attend des acheteurs !

Souhaits du nouvel an, formules surannées,
Qui revenez toujours, brillantes ou fanées,
Imposer votre doux fardeau !
Veuillez être pour nous de très humbles servantes,
Afin que nos lecteurs, dans les strophes suivantes,
Puissent au moins trouver quelque peu de nouveau !

PREMIER JANVIER 1853

Sa prière est pour tous, hommes, enfants et femmes !
Il veut qu'elle soit grande et que toutes les âmes
Aux longs banquets du ciel aillent s'asseoir en sœurs !
JOSEPH LENOIR

...Raru nantes in gurgite vasto
Énéide

Encore un pas de plus, un pas vers l'esclavage !
Quoi ! nos rudes efforts n'enfantent que servage,
Qu'agio, que corruption !
Quoi ! ce nom : « LIBERTÉ » ! qui rompt toute inertie,
Serait le rauque cri d'une démocratie
Indigne de nous tous et de la nation !

Quoi ! nous n'avons pas vu, l'œil louche et le cœur sombre,
Les faux amis du peuple élaborer, dans l'ombre,
Leurs liberticides projets !
Nous ne démasquons pas la noire fourberie
De ces hommes tarés, dont la supercherie
Nous ferait faux comme eux, et nous rendrait abjects !

Ils ont rétrogradé ! qu'ils en portent la peine !
Ils veulent moissonner : qu'ils moissonnent la haine
De ceux qu'ils ont abandonnés !
Qu'ils craignent : on flétrit jusqu'à l'indifférence.
Le désespoir, parfois, remplace l'espérance ;
Et la honte est pour ceux qui restent condamnés !

Allez ! préconiseurs des hideux monopoles !
Nous saurons nous passer de vos faibles épaules,
Qui fléchissent sous les fardeaux !
Nous sommes assez forts pour finir notre ouvrage ;
Assez nobles, aussi, pour dédaigner l'outrage
Des banaux louvoyeurs qui nous tournent le dos !

Douze mois seuls ont donc détruit notre phalange,
Apporté, parmi nous, une discorde étrange,
Et presqu'une tache à nos fronts !
Douze mois ont suffi, pour transformer des hommes,
Naguère, ardents et fiers, autant que nous le sommes,
En chétifs travailleurs, dévorant tous affronts !

Eh bien ! que tout soit dit entre vous et nous autres !
Nous voulons être encor les courageux apôtres
Qui parlèrent par l'Avenir !
Nous ne serons que peu de lutteurs dans l'arène ;
C'est vrai ; mais nous aurons une face sereine,
Des bras redoutant peu les labeurs à venir !

Oh ! que nous sommes bien les fils de cette France,
Où la faveur d'un jour efface une souffrance,
Produite par trente ans de deuil !
Elle nous a légué ses élans, ses colères,
Ses prompts retours au bien, et ces cris populaires
Qui la firent danser sur les bords du cercueil !

Mais elle vit pourtant, quoique toujours en gêne !
Ses peuples réunis sont un peuple homogène
Qu'un tyran ne saurait briser !
Tandis qu'il n'en est pas ainsi de notre race,
Que l'Anglais, chaque jour, plus hardi, plus vorace,
Divise par sa fourbe et tend à maîtriser !

Désunion fatale ! oh ! quand cessera-t-elle ?
Frères, soyez-en sûrs, son atteinte est mortelle !
Sachons éloigner ces malheurs !
Faisons taire à jamais les querelles civiles !
Éteignons les brandons qui menacent nos villes :
La discorde toujours mêla le sang aux pleurs !

France

Voilà ce sol français, qui s'ouvrait sous les trônes,
Qui fut sept fois fatal aux porteurs de couronnes,
Servant d'écueil à leur fureur !
Voyez-le qui s'émeut, à la voix d'un pygmée,
Qui jette son grand peuple et sa puissante armée
Comme une offrande impie au risible empereur !

Voilà sa république et sa liberté mortes !
Ses populations généreuses et fortes,
Partant pour de lointains exils !
Napoléon troisième et de nom et d'audace,
Est digne de régner sur une telle race !
Qu'il la tienne à genoux au bout de ses fusils !

Italie

Or, elle était trop belle, elle fut convoitée !
Brune esclave, les rois qui l'avaient achetée,
La traitèrent en durs vainqueurs !
C'était lâche ! on frappa cette vierge divine,
On souilla son beau front et sa large poitrine !
On la profana toute au bruit de ris moqueurs !

Un jour, elle rompit ses humaines entraves !
Elle se dressa libre au-devant des esclaves
Qui flétrissaient son sol romain !
On entendit un cri de Palerme aux Lagunes !...
Il fut retentissant comme ses infortunes !
Ses frères soulevés lui tendirent la main !

Elle tomba pourtant, après deux ans de lutte,
Les yeux tournés vers ceux qui causèrent sa chute
Et qui devaient la protéger !
Et quel fut son bourreau ! la France, son amie !
Brune esclave aux yeux noirs, reste, reste endormie
Jusqu'au grand jour où Dieu frappera l'étranger !

Ô libertés du monde, hommes de toute terre
Allez chercher refuge aux flancs de l'Angleterre,
Asile des hautes douleurs !
Abordez, s'il le faut, la plage américaine !
Un grand peuple y tendra sa main républicaine

Aux proscrits couronnés, comme aux humbles malheurs !

LES LABOUREURS

Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître,
Ni l'homme dont les bras, pour notre seul bien-être
S'usent à force de labeurs.
Ni ses robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles,
Qui reviennent le soir avec les travailleurs.

Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs peines,
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines,
Blanches et soyeuses toisons,
Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes,
Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes,
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.

Notre avenir est là ! nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou ferme,
Prenant un bon ou mauvais pli ;
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence,
Instruisons-les ; savoir, c'est narguer l'indigence,
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.

Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien-être,
D'attacher à ce sol fécond qui les vit naître,
Les hommes aimant les labeurs ;
De voir leurs nombreux fils, ployés sur leurs faucilles,
Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
Se mêler à celui des rudes travailleurs.

L'OUVRIER

Le travail apporte du pain.
GUIRAUD

J'ai des bras comme un autre et je puis travailler !
Je ne redoute point un labeur journalier,
Si ce labeur m'apporte joie !
Dieu m'a fait libre et fort, m'a rempli de santé,
Et je ne serais pas digne de liberté
Si, louche paresseux, je désertais sa voie !

Oh ! je veux travailler ; que l'on m'accorde au moins
Un salaire qui puisse éloigner les besoins
De mon humble et douce demeure !
Et je serai content si je puis retenir
Quelque peu de mes gains pour cet âge à venir,
Où souvent le vieillard tend ses deux mains et pleure !

Je sais le prix qu'on peut donner pour mes sueurs !
Quelle vigueur je puis dépenser en labeurs,
Ce que mon corps chaque jour gagne !
Que celui qui conduit son travail jusqu'au soir,
Est fier de venir au foyer, pour s'asseoir
Parmi ces blonds enfants que leur mère accompagne !

Je sais mettre une borne à mes âpres désirs ;
Peu me suffit ; pourvu qu'en de simples loisirs,
Je puisse achever ma journée !
Il faut quelque repos au robuste ouvrier,
Et puis qu'il ait le temps d'aimer et de prier
Pour sa large famille au travail condamnée.

Montréal, 8 février 1853

AU TEXAS

I

Savez-vous ce que c'est qu'un duel d'Amérique,
Délicats amateurs d'au-delà l'Atlantique,
Qui tirez une arme avec art ?
Savez-vous qu'à vingt pas un coup de carabine
Atteint toujours le front, auquel on le destine,
Que la balle jamais ne s'égare autre part ?

Or, le plus ferme doigt, crispé sur la détente,
Peut bien parfois faiblir, dans les moments d'attente
Précédant le triple signal.
On touche un but ; c'est vrai : mais la rouge blessure
N'a pas assez de sang, pour laver une injure,
N'a pas assez tué le corps d'un dur rival !

Chez vous, au premier sang, toute haine est éteinte.
Un seul pas en avant, chez nous, est de la crainte,
Flétrit le dernier des Texiens.
S'il tombe, il lutte encore ou provoque du geste
Un adversaire intact, à la main forte et leste
Qui l'achève en riant et le livre à ses chiens !

De tous les instruments de mort ou de supplice,
La hache et le couteau servent mieux, dans la lice,
Quiconque veut s'y hasarder !
La lame du couteau, lorsqu'elle est bien coulée,
Qu'elle est forte, portant une pointe effilée,
Va bien au bout du bras, qui sait le commander.

II

— Il devra terminer nos rugissantes haines !
Se dirent deux voisins, en se montrant les gaines,
Qui battaient leurs larges côtés.
Et tous deux s'en allaient, cherchant chacun deux frères,
Farouches assistants de luttes téméraires,
Aventureux bandits aux déserts emportés !

III

Un bouge abandonné, dont le vieux toit s'incline,
S'estompe sur le front d'une haute colline,
Comme un spectre des noires nuits.
Quatre hommes sont couchés, sur le devant du porche,
Tenant tous quatre en main une flambante torche ;
Leur oreille du sol semble écouter les bruits.

Par un ciel aussi sombre, et surtout à cette heure,
Que viennent-ils attendre, autour d'une demeure,
Aux murs lézardés et croulants ?
Qui donc en a fermé les battantes croisées,
Remis sur leurs vieux gonds, bien qu'à demi brisées,
Ces portes qu'envahit la mousse aux filets blancs ?

Ce sont eux ! mais pourquoi ? vous allez le connaître.
Regardez-les bondir à travers la fenêtre,
Qu'un rauque cri vient d'ébranler ;
Cri strident du damné, torturé par la flamme,
Cri d'angoisse, arraché des profondeurs d'une âme,
Qui laisse un corps maudit que Dieu veut immoler !

IV

Tout le parquet visqueux de la hutte empestée
Est jonché de lambeaux de chair déchiquetée
Par les coups d'un acier puissant ;
Et, parmi les débris de cette horrible fête,

Est un tronc décollé sur lequel une tête
Repose hérissée et dégoutte de sang.

Hors du cercle blafard que décrit la lumière,
Dans un recoin ombré de la paroi de pierre,
Un des champions est debout !
Ses pieds sont nus, ainsi que ceux de sa victime,
Ses dents mordent encor l'instrument de son crime ;
Sa lèvre se blanchit d'une écume qui bout.

— Je l'ai tué ! dit-il, et j'ai bien fait ! Le lâche,
Au milieu de la lutte, oublieux de sa tâche,
Voulait fuir mon couteau vengeur !
Le mur était scellé sa course circulaire,
Quoique muette et folle, attisa ma colère !
Il tomba !... je suis fier d'être son égorgeur !

De tous les instruments de mort et de supplice,
La hache et le couteau servent mieux dans la lice,
Quiconque veut s'y hasarder !
La lame du couteau, lorsqu'elle est bien coulée,
Qu'elle est forte, portant une pointe effilée,
Va bien au bout du bras qui sait le commander !

BLUETTE

I

Pourquoi retenir tes cheveux
Dans les fils noirs d'une résille ?
Pourquoi voiler tes doux yeux bleus
Avec les plis d'une mantille ?
Tes longs cheveux, filaments d'or,
Sont bien plus beaux, plus beaux encor,

Quand, libres, ils flottent par ondes !
Ton œil, miroir de ton sein blanc,
Ton œil, que tu lèves en tremblant,
Luit, plus doux, sous des tresses blondes !

II

Une larme perle souvent
Aux cils de ta blanche paupière,
Quand sur le mousseux banc de pierre
Tu reviens t'asseoir en rêvant !
Que d'amoureux aux cœurs volages,
Cachés alors sous les ombrages,
Convoitent ta pâle beauté !
Peureuse enfant ! fille imprudente !
Prends garde à leur prunelle ardente,
D'où rayonne la volupté !

III

Tu fais bien d'être pure et sage ;
Et de ne pas même écouter,
Les gais propos qu'il est d'usage
De dire et souvent de chanter !
Pourtant, si ton âme est avide
Des choses qui comblent le vide
Que tes pleurs y font chaque jour,
Ton âme naïve et charmante,
Au mal sans nom qui la tourmente,
Ne doit opposer que l'amour !

MISÈRE

Méditez bien ceci, riches ! l'heure est venu

De donner une veste à la pauvreté nue,
À la faim, un pain noir...

BARTHÉLEMY

Vous en doutez ! Eh bien ! elle vient, elle est forte !
Son pied heurte déjà le seuil de votre porte !
Dans tous les carrefours, elle vous tend les mains !
Une meute d'enfants, de femmes aux fronts blêmes,
Se drapant de haillons, promène ses emblèmes,
Et porte sa hideur sur tous les grands chemins !

Or, la faim, ce fléau de toute grande ville,
Plus terrible toujours qu'une guerre civile,
Nous promet, cette année, un surcroît de douleurs !
Les neiges de l'hiver rigoureux qui commence,
Sont le moelleux tapis, où le squelette immense
Va s'ébattre au milieu des hontes et des pleurs !

Laisserez-vous grandir ce dangereux ulcère,
Sans porter le remède où se tord le viscère,
Sans ôter son prétexte à la mendicité !
La détresse du pauvre émeut le philanthrope :
Utilisez son corps ! on l'a fait en Europe !
Le servage du pauvre est son droit de cité !

Il est temps, ou jamais, de donner votre obole,
Si vous voulez en paix faire le monopole
De ces choses qu'ignore un peuple d'indigents !
Enlevez du bourbier une race flétrie !
Jetez la goutte d'eau dans son gosier qui crie !
Pour ses vices sans nom montrez-vous indulgents !

Qui sait si, quelque jours, devenant téméraires,
Ils ne vous diront pas : « Partagez, ô nos frères,
« Sans vous faire prier, l'héritage commun !
« Votre possession n'est pas un privilège !

« Le garder à vous seuls deviendrait sacrilège ;
« La justice est pour nous : nous sommes cent contre un ! »

Ne craignez pas encor cette justice immonde
Qui sur sa faible base ébranle le vieux monde ;
Le paupérisme ici ne vous menace pas !
S'il se fait effronté comme le parasite,
C'est que vous le voulez, c'est que chacun hésite
À le traquer partout où s'empreignent ses pas !

Et puis, vos parias ont les deux mains liées !
Vos femmes, que souvent leur bouche a suppliées,
Vous diront, sans mentir, qu'avec des cris moqueurs
Elles ont éconduit des enfants et leur mère,
Sans qu'un pli douloureux, sans qu'une plainte amère,
Ait sillonné leurs fronts, ou jailli de leurs cœurs !

Condamnés à mourir dans leurs ignominies,
Ils passent sous vos yeux, traînant leurs agonies !
Leur morne désespoir vous trouve indifférents !
Regardez bien pourtant ! toute la plèbe infime
Par les mêmes sentiers n'aborde point l'abîme,
Où l'aveugle malheur précipite ses rangs !

Ils sont là, devant vous ! sous leur mat épiderme
Chaque torture intime a déposé son germe
De misère sans fin, de prostitution !
Jetez-leur un lambeau de cette légitime,
Qui ne serait pas plus à vous qu'à la victime,
Si Dieu vous obligeait à restitution !

Éviter le contact d'une balle nocturne ;
Ne jamais rencontrer le piéton taciturne,
Qui, sous les porches noirs, va mûrir un projet ;
N'être jamais suivi par le gueux qui mendie ;
Ne jamais voir son toit rongé par l'incendie ;

Ajouter des louis aux louis du budget ;

Telle est la question ! Résolvez-la, vous autres,
Qui du noble agio vous faites les apôtres !
Elle est pleine de sang et grosse de sacs d'or !
Laissez-la, s'il vous plaît, choir, sans y prendre garde !
Mais, sachez-le, ce fils d'une race bâtarde,
L'homme sans pain, ressemble à l'hyène qui dort !

Occupez-vous aussi du sort du prolétaire :
Soit qu'il fasse le crime, à l'ombre du mystère,
Soit qu'auprès de la borne il s'asseye en priant !
Journalistes, frondant toute erreur, tout scandale,
Cette question-ci vaut bien la féodale !
Elle intéresse plus que celle d'Orient !

Montréal, 17 novembre 1853

La charité, cet ange au doux visage…

Chœur

La charité, cet ange au doux visage,
Calme toujours les humaines douleurs
La faim, la faim, les angoisses, les pleurs
Disparaissent sur son passage.

Solo

Hommes de bien qu'un saint devoir rassemble,
Pères du pauvre à la tremblante main,
Pour son bonheur concertez-vous ensemble,
Enlevez-lui les hontes du chemin.
Sous l'humble toit où la pâle souffrance,
Retient souvent ses membres sans vigueur,
Il faut aller lui porter l'espérance

Et de ses maux adoucir la rigueur.

La charité, cet ange au doux visage,
Calme toujours les humaines douleurs
La faim, la faim, les angoisses, les pleurs
Disparaissent sur son passage.

Cherchez partout, sondez toute détresse,
De celui-ci couvrez la nudité ;
Dans ce logis, la faim règne en maîtresse,
Jetez du pain à son avidité.
À l'ouvrier ployant sous la famille
Dieu veut aussi que vous donniez appui
Pour qu'il n'ait pas à rougir de sa fille,
Et que ses fils soient probes comme lui.

La charité, cet ange au doux visage,
Calme toujours les humaines douleurs
La faim, la faim, les angoisses, les pleurs
Disparaissent sur son passage.

Interrogez tout douloureux mystère
Dans ses replis, enviez l'humanité
Au vice infect montrez un front austère
Tuez surtout, tuez la vanité.
Hommes de bien, qu'un saint devoir rassemble,
Pères du pauvre à la tremblante main,
Pour son bonheur concertez-vous ensemble
Enlevez-lui la honte du chemin.

La charité, cet ange au doux visage,
Calme toujours les humaines douleurs
La faim, la faim, les angoisses, les pleurs
Disparaissent sur son passage.

ANGLETERRE

Rule Britannia !...

(Hymne national)

On te reproche, à toi, magnanime Angleterre,
D'ouvrir tes larges bras aux proscrits de la terre ;
De les laisser en paix sur ton sol protecteur !
De donner sanction, toi, juste monarchie,
Aux projets factieux, au crime, à l'anarchie ;
De prêter ton égide à tout conspirateur !

Le fanatisme, assis sur les chaînes qu'il forge,
Te signale aux passants, comme un noir coupe-gorge,
Où restent impunis meurtres et trahisons !
Tu n'es plus, selon lui, qu'un immonde élysée,
Où jubile la honte, où la vertu brisée,
Laisse au vice maudit d'immenses horizons !

Ceci n'est rien encore et peut trouver excuse !
Ton forfait le plus lourd, celui dont il t'accuse,
C'est d'ourdir un complot contre l'humanité !
Tes démocrates pairs et tes nobles communes,
Ne servant, hurle-t-il, que tes basses rancunes,
Sont les vils instruments que meut ta vanité !

Et, pour joindre le fait à la stupide insulte,
Il jette de la boue aux prêtres de ton culte ;
D'un stigmate infamant il te marque le front !
L'Espagne, sous son pied se ployant tout entière,
Aux cadavres anglais refuse un cimetière !
De chétifs roitelets te prodiguent l'affront !

Et tout cela, pourquoi ? Parce que dans tes îles,
Ne souille pas qui veut les hommes, les asiles !
Ta loi, garde sévère, a le glaive à la main !

Elle veille partout, partout est forte et digne,
Frappe l'audacieux violant sa consigne,
Et commande aux bourreaux de passer leur chemin !

Les bourreaux de l'Europe ! Oh ! que leur face est sombre !
Tu n'oserais jamais en supputer le nombre,
Tant ces chiffres hideux t'inspireraient d'horreur !
Tant l'odeur du gibet dont s'imprègne leur haine,
Soulève de dégoût dans la poitrine humaine ;
Tant ils sont laids à voir dans leur lâche fureur !

Malheur aux nations que sucent ces vampires !
Leur étreinte fatale écrase les empires !
Rome se disloqua sous leur genou puissant,
La Pologne n'est plus qu'une esclave avilie,
Le Cosaque, en riant, voit râler l'Italie,
Bonaparte fusille et s'enivre de sang !

Mais l'émeute viendra ! Son ardente colère
Éclatera sur eux comme un coup de tonnerre !
Et les trônes dorés des rois s'écrouleront !
Et tu les recevras, ô tranquille Angleterre,
Honteux, la rage au cœur, chassés de toute terre !
Prends bien garde pourtant ! leurs doigts t'étrangleront !

Montréal, 24 décembre 1853

AUX MEMBRES DE L'INSTITUT CANADIEN

Frères ! vous fîtes bien ! J'admire votre ouvrage !
Désintéressement, noble union, courage,
Furent vos sublimes moyens !
Sans avoir d'autre appui qu'une volonté ferme,
Vos efforts généreux n'ont point connu de terme !

Frères ! vous êtes donc de dignes citoyens !

Cette fondation d'un temple à la pensée,
Sur le sol Canadien, est une œuvre sensée :
Elle prouve à nos détracteurs
Que pour nous les beaux-arts sont affaire d'urgence,
Que le progrès moderne et que l'intelligence
Ont, dans ce peuple obscur, des appréciateurs !

L'oubli, ce sceau fatal des choses qui sont mortes,
Après avoir plané sur des nations fortes,
Aujourd'hui filles du néant,
Au milieu des fureurs d'une tourmente humaine,
Osera-t-il un jour, secondé par la haine,
Nous dire : « Abîmez-vous dans mon noir océan ? »

Non, frères ! grâce à vous nous sortirons de l'ombre !
Champions de l'idée, il faut que le mal sombre
Cède le pas à l'action !
Le monde marche ! Allons ! de la foi ! plus d'attente !
Laissons aux pèlerins, endormis sous la tente,
Les tardifs repentirs de la réaction !

Voilà le noir sentier ! Voici la pure trace !
Signalons l'un et l'autre à ceux de notre race,
Qui voudront entendre nos voix !
La mort creuse dans l'un une profonde ornière,
La vie, à large flots, inonde la dernière !
C'est celle où le savoir monte sur le pavois !

Il est temps de choisir ! La trombe humaine passe !
Dieu la pousse ! Elle va s'envolant par l'espace !
Laissons-nous par elle emporter.
Quiconque lui résiste et n'est point sur le faîte,
Est écrasé par elle ou sûr d'une défaite !
Or, sommes-nous de taille à pouvoir l'arrêter ?

Nul espoir de salut pour les stationnaires !
Ilotes, ils verront sur leurs fronts mercenaires
Tomber la honte ou le carcan !
Au jour splendide ils ont préféré les ténèbres ;
La liberté pour eux n'a que des chants funèbres ;
Ils proclameraient l'ordre où mugit le volcan !

Eh bien ! qu'ils restent ! Nous, poursuivons notre route !
Marcher, c'est triompher de l'entrave du doute ;
Marcher c'est se régénérer !
C'est dire : nous voulons notre part de génie !
C'est suivre cette loi d'éternelle harmonie,
Que l'union de tous doit venir consacrer !

Oh ! Frères ! grâce à vous nous sortirons de l'ombre !
Champions de l'idée, il faut que le mal sombre
Cède le pas à l'action !
Le monde marche ! Allons ! de la foi ! plus d'attente !
Laissons aux pèlerins, endormis sous la tente,
Les tardifs repentirs de la réaction !

MIL HUIT CENT CINQUANTE-CINQ

Partout, la terre tremble et révèle un volcan.

BARTHÉLEMY

I

Les temps sont arrivés : la Liberté qui passe,
Dans son vol flamboyant, fait retentir l'espace !
La terre s'emplit de rumeurs !
Et sur son sol qui tremble, et dans le ciel plus sombre,
Grandissantes toujours, comme des voix sans nombre,
Courent de sinistres clameurs !

Partout un vent de mort atteint les hideux faîtes !
Partout le despotisme, ignorant ses défaites,
Promène un œil stupide et faux !
Il nourrit dans son sein une erreur si profonde,
Qu'il croit pouvoir encor longtemps souiller le monde,
Lui qui ne règne plus que par les échafauds !

Pour le neutraliser, Dieu le faisant vorace
Le lance sur les pas d'une chétive race,
Qu'il va ronger à belles dents,
Quand la guerre autre monstre aux allures difformes,
L'arrêtant tout à coup dans ses élans énormes,
Le fait rétrograder avec des cris ardents !

Ils sont là quatre rois âpres à la curée !
Ils appellent leur lutte une lutte sacrée !
C'est pour venger l'humanité
Que leurs boulets, dit-on, pleuvent sur cette foule,
Que rugit l'incendie et que tout ce sang coule !
Ô royale fraternité !

Pourtant, ils n'ont point vu qu'autour d'eux tout chancelle ;
Que, sous le froid brasier couve encor l'étincelle
Qui rallume parfois les révolutions ;
Que les peuples sont las, et qu'ils prêtent l'oreille
Aux longs appels que fait l'émeute qui s'éveille,
Offrant sa sauvegarde aux pâles nations !

II

Ô conflagrations ! ébranlements horribles,
Populaires fureurs, combats aux cris terribles,
Voici que vous reparaissez !
Voici venir le flot, et voici les tempêtes...
Voici la main de Dieu qui nivelle les têtes !

Et les trônes sont renversés !

L'Italie ose à tous, fière gladiatrice,
Montrer avec orgueil la large cicatrice,
Dont les rois ont flétri son sein !
Elle s'apprête encore à rentrer dans l'arène,
Magnanime, superbe, et la face sereine,
Narguant un pouvoir assassin !

Là, concentrant sa rage au fond d'une âme aigrie,
Malgré ses lourds gibets, l'énergique Hongrie,
Conspire contre ses bourreaux !
Elle n'attend qu'un mot pour punir les infâmes,
Qui fusillent l'enfance et qui fouettent les femmes,
Et qui mutilent les héros !

Lève-toi donc enfin, Pologne douloureuse,
Pologne des martyrs, Pologne généreuse,
Toi que garrottent trois tyrans !
Vierge toujours sans tache et toujours violée,
Aux yeux de l'univers, les lâches t'ont volée,
Blanche esclave chrétienne aux regards fulgurants !

Qui te fait tressaillir, ô rêveuse Allemagne ?
Pourquoi t'insurges-tu, vieux royaume d'Espagne ?
Contre tes turpes souverains ?
Ô Sicile, pourquoi, brisant ta dure entrave,
Frappes-tu sans pitié le Bourbon qui te brave
Et mets-tu le joug à ses reins ?

Écoutez ! Écoutez ! La Liberté qui passe,
Dans son vol flamboyant fait retentir l'espace !
La terre s'emplit de rumeurs !
Et sur son sol qui tremble, et dans le ciel plus sombre,
Grandissantes toujours, comme des voix sans nombre,
Courent de sinistres clameurs !

Montréal, 1er janvier 1855

ET IN TERRA PAX HOMINIBUS !

Et in terra Pax hominibus !...

Hymne

I

Tandis que l'Europe en alarmes,
Debout, à l'appel de ses rois,
Se couvre de deuil et de larmes,
Pour venger leurs prétendus droits,
La Paix, que le vieux monde exile,
Comme inutile désormais,
Vient nous demander un asile,
En échange de ses bienfaits !

Salut à la reine proscrite !
Les vertus composent sa cour.
Sur ses lèvres se trouve écrite
Sa sainte mission d'amour !
Accours donc ! l'immense Amérique
Est un champ où tu peux encor,
Ô Paix, déesse magnifique,
Faire revivre l'âge d'or !

Règne sur nous fille divine,
Pour que ces peuples soient heureux ;
Pour que, à les voir, chacun devine,
Que ton regard plane sur eux !
Pour que, chaque jour, à chaque heure,
Une douce félicité,
Brille au sein de toute demeure,

Comme au front de toute cité !

II

La paix, c'est le flambeau de Dieu dans l'ombre humaine !
C'est à sa splendide clarté,
Que naquit le progrès, ce fier géant qui mène
Les peuples vers la liberté.

Elle féconde tout : art, science, industrie,
Jusques à l'infime labeur !
Elle sait nous lier au sol de la Patrie,
En en proscrivant le malheur.

Chose plus belle encor ! La haine à l'œil oblique
Qui tient les frères désunis,
S'éloigne à son aspect, de la scène publique,
D'où ses désordres sont bannis !

Les élans vers le mal, les fureurs populaires,
Font face à ses nobles douceurs !
Elle passe ; et soudain, éteignant leurs colères,
Les nations s'appellent sœurs !

Bonheur partout ! bonheur à l'humble base au faîte,
Au palais comme à l'atelier !
À l'indigent qui souffre, à l'opulent en fête,
Que le bonheur soit familier !

III

En ces temps de luttes sans trêve,
Que le siècle enfante toujours,
Laissez au poète son rêve,
Laissez-le parler d'heureux jours !
Cette paix que son cœur appelle,

Il la voit si calme et si belle,
Qu'il ne peut jamais concevoir,
Comment à ses charmes sans nombre,
On préfère la guerre sombre,
Qui se fait du meurtre un devoir !
Oh ! qu'elle garde cette terre,
Dans ce fléau terrible aux longs ébranlements !
Que nous sentions toujours, nous, ses heureux amants,
Son influence salutaire !

Montréal, 1er janvier 1855

NOUVEL AN, FRANC RIRE ET GAÎTÉ

Air : *En avant ! le ciel me contemple.*

Je n'ai pas de visite à faire,
Et la foule ne viendra pas
Vers mon pauvre toit solitaire
Porter ses souhaits, ni ses pas.
Descends de ton clou, chère lyre,
L'an nouveau veut être fêté.
Tu chanteras : moi, je vais rire ;
Il demande de la gaîté !

On prétend qu'elle est éteinte ;
C'est faux : la gaîté règne encor !
Tous les fronts en portent l'empreinte,
Comme au bons temps de l'âge d'or !
Eh ! qui donc pourrait la proscrire ?
N'a-t-elle pas droit de cité
Chez te peuple, ami du franc rire,
Ami de la franche gaîté ?

La muse, tandis qu'elle chante,
Me transporte par les chemins.
J'y vois, ô rêve qui m'enchante,
Mille mains serrer mille mains !
Les souhaits qui la font sourire
Partout assaillent la beauté !
Partout, les éclats du franc rire,
Et ceux de la franche gaîté !

Ici, selon l'antique usage,
J'aperçois, heureux et bénis,
Près de parents blanchis par l'âge
Des frères, des sœurs réunis.
Là, j'entends le banquet bruire,
Et, dans le logis d'à côté
Du pauvre j'entends le franc rire !
Dieu lui donne longue gaîté !

À la dédaigneuse opulence
Dont les tracas lui sont connus
Il préfère son indigence
À l'air content, allant pieds nus !
Fi ! d'un bonheur qui pourrait nuire
Aux ébats de la pauvreté !
Le riche n'a pas son franc rire,
Encor moins sa franche gaîté !

Aux carreaux de cette fenêtre,
Où le givre brode ses fleurs,
Un joli front vient de paraître !
Le doux œil ! les fraîches couleurs !
Dans ce grenier où je t'admire,
Voisine au regard velouté
Habitent vingt ans et franc rire,
Détresse, chanson et gaîté !

Ainsi, partout, bonheur et joie ;
Chez l'enfant, charme du foyer ;
Chez le pauvre errant sur la voie
Et que la douleur fait ployer ;
Chez la vierge au chaste sourire ;
Chez l'heureux au cœur attristé ;
Partout, éclate le franc rire
Ainsi que la franche gaîté.

Envoi

Non ! je ne crois plus à ces haines
Qui font ronfler tous vos journaux,
Non plus qu'à ces colères vaines,
Qui n'ébranlent que des tréteaux.
Rouges et Bleus, calmez votre ire !
Sobriquet n'est pas vérité !
Ces noms qu'on vous donne pour rire
Prouvent encor votre gaîté !

Montréal, 1er janvier 1857

1857

Ce jour est-il plus beau que celui qui va suivre ?
Je ne sais ; mais pourtant sa clarté nous enivre ;
Pâle, nous le trouvons vermeil !
Trêve d'un seul instant à la misère humaine,
Il jette, chaque fois que Dieu nous le ramène,
Sur notre ombre un peu de soleil !

Ô travail ! lourd fardeau qui fait ployer nos têtes,
Laisse-nous t'oublier en quelques pures fêtes !
Travail ! notre maître absolu !
Tu nous a tourmentés, sans merci, sans relâche,
Jusqu'à ce qu'en un an nous ayons fait la tâche
De tout un siècle révolu !

L'an résume le siècle et l'époque féconde !
Dis-nous ce que tu fais dans cette époque, ô monde,
Toi, que les jours n'ont pu vieillir,
Et dont le pied hardi, la tête large et forte
Répondent à l'appel du progrès qui t'emporte,
Et te fait toujours tressaillir !

Tu parles à la foudre, et tu la rends docile !
Ta vigoureuse main trouve qu'il est facile
D'imposer un joug à l'éclair !
Dans tes fourneaux d'airain la vapeur siffle et crie :
Et les énormes bras de ta grande industrie
Ont remplacé les bras de chair !

Puis, ennuyé du bruit du wagon sur la lisse,
Du roulis du steamer entraîné par l'hélice,
Tu dis : « Ils ne valent plus rien ! »
Et luttant de vitesse avec l'oiseau qui passe,
L'homme, ton roi, soudain s'élance par l'espace
Dans un hamac aérien !

La houille le suffoque : il en rejette l'aide !
À la vapeur déjà l'air comprimé succède,
Comme agent de force et moteur !
Il lance un fil fragile au sein des mers profondes,
Et ce fil suffira pour relier deux mondes
Divisés par le Créateur !

Oh ! le rayon n'est plus l'apanage des cimes !

La science moderne a comblé des abîmes !
Gloire au populaire ouvrier !
Sa main est la puissance et sa voix, l'harmonie !
Il fait descendre l'art des hauteurs du génie,
À son niveau de roturier !

L'œuvre de l'homme est là ! jugez : elle flamboie !
Dieu, pour la contempler s'arrête sur la voie !
Voyez ce qu'a fait le géant !
Et ne lui dites plus, le cœur plein, l'œil humide,
Que tout ce qu'il créa, cercueil ou pyramide,
Annonce toujours son néant !

Ô travail ! lourd fardeau qui fait ployer les têtes,
Laisse-nous t'oublier en quelques pures fêtes !
Travail ! notre maître absolu !
Tu nous as tourmentés, sans merci, sans relâche,
Jusqu'à ce qu'en un an nous ayons fait la tâche
De tout un siècle révolu !

Montréal, 1er janvier 1857

LABEUR ET RÉCOMPENSE

Pour le rendre fécond, un jour, des travailleurs
Remuèrent un champ que l'on croyait stérile.
Ceux qui passaient, disaient : « Leur peine est inutile,
« Pourquoi ne vont-ils pas porter leurs bras ailleurs ? »

Pourtant, ils se trompaient. À la moisson prochaine,
La haine ramenant ces insulteurs obscurs,
Les travailleurs chantaient, leur face était sereine,
Et le champ se cachait sous des flots d'épis murs !

Ne nous a-t-on pas fait, à nous, la même injure !

N'a-t-on pas dit ce sol rebelle à tout labeur ?
L'ignorance devait, honteuse flétrissure
S'attachant à nos fronts, nous vouer au malheur !

Regardez ! Le spectacle est sublime et console !
Voyez ces travailleurs heureux et triomphants !
Peuple d'un million, sur les bancs de l'école,
Contemple, avec orgueil, plus de cent mille enfants !

NOTRE-DAME DE MONTRÉAL

C'est un bloc de calcaire aux énormes assises.
Il est là, sur un tertre, et ses hautes tours grises
Y soulèvent leur front altier.
Un grand fleuve à ses pieds roule ses claires ondes,
Et le commerce ardent, cette âme des deux mondes,
De ses riches produits l'entoure tout entier !

Qu'est-ce donc que ce temple au superbe portique,
Au fronton crénelé comme un castel antique,
Avec sa noble et large croix ?
Un goût sévère et pur, s'alliant au génie,
A mis dans son ensemble une telle harmonie,
Que la louche critique est devant lui sans voix !

C'est la maison de paix au milieu du tumulte,
C'est l'oasis où vient, par le désert inculte,
Par les flots des lointaines mers,
Quand il est fatigué des vains bruits de la terre,
S'asseoir le voyageur pieux et solitaire,
Ou celui dont le monde a fait les jours amers !

Ô demeure tranquille ! ô sainte basilique !
Monument élevé sur la place publique

Comme un phare sur un écueil,
Je m'étonne toujours que parfois l'on t'oublie,
Mystérieux asile, où Dieu réconcilie
Ces voisins ennemis, la vie et le cercueil !

Montréal, septembre 1857

LA FENÊTRE OUVERTE

Traduit de l'anglais de H. W. Longfellow

Le vieux logis, muet et sombre,
Se cachait sous les tilleuls verts,
Et le jour disputait à l'ombre
Les sentiers de sable couverts.

J'allai m'asseoir sous la fenêtre,
Et je dis : « Où donc êtes-vous ? »
Mais je n'y revis plus paraître
D'enfants rieurs aux regards doux.

Auprès du seuil de la demeure,
Un chien, gardant leur souvenir,
S'étonnait de voir passer l'heure
Sans qu'aucun d'eux pût revenir.

Son œil où brillait la tendresse,
Cherchait en vain sous les tilleuls
Ses gais compagnons d'allégresse...
L'ombre y tendait ses noirs linceuls !

J'entendis gazouiller encore
L'oiseau dont le chant familier
Toujours éveillait, dès l'aurore,
Ceux que je ne puis oublier !

Mais la voix des anges que j'aime,
Voix qui charmait par ses doux bruits,
Ne chantera, douleur suprême !
Que dans les rêves de mes nuits !

Et, comme nous marchions ensemble,
L'enfant qui suivait mon chemin
Disait : « Oh ! que votre main tremble,
Qu'elle tremble en pressant ma main ! »

Montréal, mars 1858

LE GÉANT

Traduit de l'anglais de Charles MacKay

Il vint un géant à ma porte,
Un géant terrible et hautain ;
Son pied était lourd ; sa main forte
Tordait les arbres du chemin.
Le colosse en vain me menace ;
Bannissant mon premier émoi,
J'osai le regarder en face,
Et lui dis : « Que veux-tu de moi ? »

Le monstre, devenu pygmée,
À ces accents, tremble à son tour ;
Puis, son corps se change en fumée
Ondulant par le vent du jour.
Sa rouge prunelle est éteinte ;
Sa voix ne s'entend qu'à demi.
« Où, dis-je, en voyant tant de crainte,
« Où donc est ce fier ennemi ? »

Rien ne resta du géant sombre,

Qui semblait demander merci ;
Pas un point du ciel de son ombre
Ne fut un instant obscurci.
Ainsi s'écroulent les fantômes
Qui, souvent, arrêtent nos pas ;
Un souffle les brise en atomes ;
Narguons-les : ils n'existent pas.

Montréal, mai 1858

LA PERLE EST À LA MER PROFONDE

Imité de l'allemand de H. Heine

La perle est à la mer profonde,
L'étoile au grand firmament bleu ;
Mais mon cœur que l'amour inonde,
Mon cœur possède son doux feu !

L'espace n'a pas de limite ;
Mais mon cœur est plus vaste encor ;
Il est plus pur, quand il palpite,
Que la perle et l'étoile d'or.

Viens donc sur mon sein, jeune femme,
Ange à qui mon cœur fait la cour !
Pour toi l'univers et mon âme
Se fondent dans un même amour !

LA HARPE MAGIQUE

Traduit de l'anglais de Charles MacKay

Parmi des saules, à la brune,

Sur la rive d'un noir torrent,
Dont le clair rayon de la lune
Caressait le flot murmurant,
Une harpe était suspendue,
Vibrant sous d'invisibles doigts.
Harpe d'or ! s'il t'eût entendue,
Un ange eût envié ta voix !

Attiré par cette harmonie,
Suave comme un chant des cieux,
Un étranger, fatal génie,
Passait alors silencieux.
Il vint dans le bocage sombre.
Sous les coups de sa rude main,
Comme des étoiles dans l'ombre,
Les chants s'éteignirent soudain !

Hélas ! sous cette forte étreinte,
La harpe d'or se détendit :
Il en jaillit comme une plainte
Qui longtemps au loin s'entendit.
Cette douleur, douleur suprême,
Pleine de sons tristes et doux,
Eût attendri cet homme même,
Si son cœur n'eût été jaloux !

Ces voix par les airs envolées
Jamais plus ne nous reviendront ;
Les jours ni les nuits étoilées
Jamais plus ne nous les rendront !
C'est en vain qu'une main amie
Cherche à réveiller ses accords ;
La harpe demeure endormie
Près du torrent aux sombres bords !

Regarde ! l'instrument sonore

Que tes doigts viennent d'outrager,
Sans toi nous charmerait encore,
Imprudent et fol étranger !
Pleure ! et suivant une autre voie,
Oh ! puisses-tu te repentir :
C'est un bonheur, c'est une joie,
Que tu voulus anéantir !

Montréal, juillet 1858

CALEDONIA

Imité de Burns

Ô myrtes embaumés, laissez les autres terres
Nous vanter à l'envi leurs bosquets solitaires,
Dont l'été fait jaillir d'enivrantes odeurs.
J'aime mieux ce vallon, frais et riant asile,
Où, sur un lit d'argent, coule une onde tranquille,
Sous la fougère jaune et les genêts en fleurs.

Plus chère est à mon cœur cette douce retraite !
La blanche marguerite et sa sœur pâquerette
S'y mêlent au bleuet à l'aigrette d'azur,
Et c'est là que souvent Jeanne, ma bien aimée,
Vient écouter l'oiseau, caché sous la ramée,
Jeanne au regard si doux, ma Jeanne au front si pur !

La brise les caresse et le soleil les dore,
Quand notre froide Écosse entend la voix sonore
Des sombres aquilons bondissant sur les flots ;
Mais ces lieux enchantés, qui les foule ? l'esclave !
Le bonheur n'est pas fait pour qui porte l'entrave !
Il appartient au maître ! À l'autre les sanglots !

Non ! le noble Écossais ne conçoit nulle envie
De ces biens contestés d'une race asservie.
Avec un fier dédain, il sait voir tour à tour
Leurs bosquets parfumés, leurs fertiles campagnes.
Libre comme le vent qui court sur ses montagnes,
S'il a porté des fers, ce sont ceux de l'amour !

Montréal, 25 janvier 1859

LE ROI DES AULNES

Ballade, imitée de Gœthe

Qui voyage si tard par le vent et la nuit ?
C'est un enfant avec son père,
Un cheval les emporte à travers la bruyère,
L'enfant ferme les yeux et tremble au moindre bruit.

— Pourquoi donc, ô mon fils, caches-tu ton visage ?
La lune luit ; aurais-tu peur ?
— Regarde ! enveloppé d'une blanche vapeur,
Le Roi des Aulnes vient là-bas, par le rivage !
— Mon fils, je ne vois qu'un nuage !

« Cher petit enfant, doux trésor,
« Viens avec moi, viens, viens, je t'aime !
« Ma mère porte un diadème !
« Tu seras son bonheur suprême,
« Elle a des fleurs sans nombre et de beaux jouets d'or ! »
— Entends-tu ce qu'il dit ? Père, prête l'oreille !
— Je n'entends que le bruit du vent qui se réveille !

« Veux-tu venir ? Veux-tu venir ?
« Mes filles sont jeunes et belles.
« Tu pourras m'aimer avec elles ;

« Et, quand viendront tes nuits nouvelles,
« Elles auront des chants sereins pour t'endormir ! »

— Oh ! ses filles sont là, dans le passage sombre !
— Du saule aux rameaux gris, enfant, ce n'est que l'ombre !

« Que ton charmant visage est doux !
« Je t'aime ! Ange, veux-tu me suivre ?
« Comment, sans toi, pourrai-je vivre ?
« Viens donc ! ton bel œil bleu m'enivre !
« Je te veux, malgré toi, bercer sur mes genoux ! »

— Mon père, il me saisit ! oh ! son haleine ardente,
— En passant sur mon front, me glace d'épouvante !

Et pressant dans ses bras son fils avec effort,
Le père se hâtait de gagner sa demeure ;
Mais lorsque du retour au foyer sonna l'heure,
Le petit enfant était mort !

Poèmes dont l'attribution est incertaine

À GUILLEMINE

J'aime de tes accords la suave harmonie
Et de ta douce voix les accents enchanteurs ;
Ces sont mélodieux à mon âme attendrie
Du céleste séjour préludent les douceurs.

Sous ton habile main, j'entends gronder l'ORAGE
Et là-bas dans la plaine au bruit sourd des torrents

Se mêler des soupirs à travers le feuillage...
C'est l'hymne solennel que murmurent les vents.

Tantôt comme du soir la brise caressante
Ou le tendre zéphir se jouant sur les fleurs,
Sur ta lèvre s'écoule une plainte touchante...
C'est Philomèle alors qui redit ses malheurs.

Le divin Apollon fait entendre sa lyre,
Soudain le ciel s'émeut à des charmes nouveaux,
Et le sublime Orphée au ténébreux empire
Un instant suspendit la souffrance et les maux.

Ainsi quand sous tes doigts la corde frémissante
Résonne doucement, s'unit à tes chansons,
D'un sommeil qui ravit, d'un rêve qui m'enchante
Je crois goûter le charme et les émotions.

LA NUIT

Imité de l'allemand

La troupe des étoiles blondes
Monte dans les champs du ciel bleu ;
Leurs rayons courent sur les ondes,
L'onde réfléchit leur doux feu.

Par le nuage qui s'entr'ouvre
La lune glisse un front blafard ;
Les tombes que la poudre couvre
Se blanchissent sous son regard.

Avec la voix de l'autre monde
La vague au sommet argenté
Sur la falaise qu'elle inonde

Se brise en gerbes de clarté.

Des flots de plaintive harmonie
Roulent sous les bocages noirs :
C'est l'oiseau, suave génie,
Qui chante le tomber des soirs !

Au milieu de l'arbre où se joue
La brise des sereines nuits,
L'insecte étincelant secoue
Son aile d'or à tous les bruits !

Nuits douces, ô nuits parfumées !
Vous calmez toutes les douleurs ;
Oh ! je vous ai toujours aimées :
Vous séchâtes toujours mes pleurs !

BAZILE
Montréal, mai 1852.

VIRAGO

Celle qui pourrait, à toute heure,
Pour les parfums de sa beauté,
Échanger une âme qui pleure
Contr'un monde de volupté ;
C'est la jeune fille qui passe,
Dans la soie ou dans le velours,
Portant sur une pâle face
L'empreinte des fausses amours.

Elle avait la lèvre sereine ;
L'œil doux et le soyeux bandeau
Qui pare le front d'une reine
Et qui faisait le sien si beau.

Elle avait le navrant sourire
Que chez elle on trouve toujours,
Des mots pour voiler son délire,
Pour dorer ses fausses amours.

Bien souvent je l'ai rencontrée,
Le soir, sur les pavés obscurs ;
Elle était suivie, adorée,
D'une meute de fous impurs !
Elle était alors blanche et belle,
Avait de splendides atours,
Avec une humide prunelle,
Appelant les fausses amours !

Combien les choses changent vite !
Comme un doux sort devient affreux !
Cette pauvresse qu'on évite
Naguères faisait des heureux !
Oui ! la mendiante qui passe,
Honteuse, au fond des carrefours,
C'est la fille à la pâle face
La vierge des fausses amours.

CHRISTIAN
Montréal, 11 décembre 1852

Les
Poésies complètes
de Joseph Lenoir-Rolland (1822-1861)
sont extraites de ses *Œuvres* et proviennent de
l'édition préparée par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie,
parue dans la « Bibliothèque du Nouveau Monde », aux Presses de l'Université de Montréal,
en 1988.

ISBN : 978-2-89854-052-3
© Vertiges éditeur, 2023

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2023

– 2 053 e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org